

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France. — Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. — Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration: 88, Champs-Élysées, Paris
 Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
 Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

M. Herriot multiplie les mesures pour ravitailler Paris en charbon



M. Herriot, ministre des Transports, approuvé par la Chambre, a promis d'agir de toute sa bonne volonté pour résoudre la crise du charbon. Paris consomme journellement 7.000 tonnes de charbon qui lui sont apportées par les lignes de Rouen, du Pas-de-Calais et par la Seine. Malgré l'entrave apportée à la navigation par le gel, des péniches arrivent quotidiennement. En voici une déchargée par des soldats au quai des Orfèvres, les autres quais n'étant pas accessibles.

Ayuntamiento de Madrid

Des pères écrivent...

Il y a dans un fort beau roman de M. Marcel Berger, *Le Miracle du feu*, récemment paru, un mot terrible, aussi terrible que le soupir de Poil de Carotte : « Tout le monde ne peut pas être orphelin ! »

Le personnage que Marcel Berger appelle Michel n'a jamais connu la tendresse paternelle. Son frère Victor l'accaparait. La guerre éclate. Les deux frères sont mobilisés ; mais le père ne songe qu'à l'ainé, Victor, son orgueil. Cependant, lorsque l'autre vient prendre congé de son père, celui-ci l'embrasse... et c'est la première fois depuis dix ans !

« Si je suis tué, il m'aimera », pense alors Michel en descendant l'escalier.

Quel coup de sonde aux profondeurs du cœur humain !

Il est certain que la guerre a provoqué bien des révélations de ce genre. M. Lepic vit à côté de Poil de Carotte et ne sait rien de lui. Il faut qu'un hasard avertisse le père de sa méprise et lui fasse découvrir le petit être sensible et intelligent qui est son fils.

La guerre a rendu, si j'ose dire, le même service à plus d'une famille. C'est en partant que le jeune homme de vingt ans a vu, dans une étreinte, une poignée de main, un regard, une seconde de trouble, se dissiper un long et cruel malentendu. La voix du sang n'est pas nécessairement forte. Elle peut murmurer ce qu'elle veut dire : l'essentiel est qu'elle se fasse entendre distinctement.

Et puis, somme toute, ces pères tardifs dans leurs effusions sont plutôt exceptionnels. J'ai assisté plusieurs fois depuis le début de la guerre à des départs de recrues. Parmi les parents qui accompagnaient « le petit » à la gare les pères n'étaient pas toujours les moins bouleversés. Ils se raidissaient et, jusqu'au bout, faisaient à peu près bonne contenance... ; mais je les regardais s'éloigner ensuite : quel délabrement intérieur trahissait leur démarche ! Pleurer soulage : ils pleuraient en dedans.

Supposez maintenant le coup de foudre, la mort du fils chéri : on ne comptera plus, sur le mur, ces lézardes qui précèdent les brèches. Les ruines. Des pères ont vieilli de dix ans en quelques mois. Ceux dont la santé était déjà minée par une affection grave, à ses débuts, ne lui ont plus opposé aucune résistance et se sont laissés abattre. D'autres, bien portants, ont contracté le mal dont ils mourront aussi, plus tard, un peu plus tard, pas beaucoup. Des vases brisés :

..... La légère meurtrissure
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
Va faire lentement le tour.

Lisez les bulletins nécrologiques. Des décès vous surprennent, mais ne vous surprennent qu'un moment, le temps de réfléchir. Paul-Leroy-Beaulieu, Ditte, Fernand Dubief, combien d'autres, avaient perdu ce fils... leur principale raison de vivre. Perdu au champ d'honneur, sans doute, mais perdu tout de même. Bref, l'irréparable, à l'âge du déclin.

Que la douleur des mères soit à nulle autre pareille, je ne dis pas le contraire ; mais le chagrin des pères n'est pas non plus un vain mot. Il se répand, par exemple, dans un des livres les plus émouvants que la guerre ait dictés : *Au champ d'honneur*, par M. Hugues Le Roux.

Je plains quiconque lira d'un œil sec cette œuvre de pitié. Il n'est pas nécessaire, pour être pris par elle aux entrailles, d'avoir soi-même des enfants, car on peut pleurer sur les enfants des autres. J'ai pleuré sur celui de M. Hugues Le Roux, que je ne connaissais pas plus que je ne connais son père, comme sur un fils à moi. A chaque page, des mots, qui n'étaient pas des mots de littérateur, me touchaient à fond la fibre. Il me semblait non pas les lire, mais qu'on les parlait à mon oreille.

M. Hugues Le Roux a coupé son récit de lettres écrites par le héros à sa fiancée. Elles sont belles ; mais toutes les lettres de soldats sont belles, et elles deviennent admirables quand la mort a fait cesser la correspondance.

Un autre écrivain, Jean Ajalbert, a, lui aussi, publié les dernières lettres qu'il a reçues de son fils, blessé mortellement à Vauquois.

Et je comprends que ni lui, ni Hugues Le Roux ne se soient isolés dans leur douleur, comme font la plupart des hommes qui ne sont pas des hommes de lettres. Ils ont voulu que leur profession les aidât à prolonger l'existence du fils regretté. Ils ont retardé l'instant de la

séparation. Ils retiennent par tous les moyens à leur disposition, ceux qui va les quitter... qui ne les quittera pas tant qu'ils parleront de lui... Et, même parti, grâce à eux il ne mourra pas tout entier ; car un livre est autre chose qu'un monument à sa mémoire : c'est la vie qu'ils croient lui donner pour la seconde fois.

Même préoccupation, j'en suis sûr, chez un vieux militant du journalisme, un de ceux qui l'honorent, Jean Destrem. Son fils Hugues, un de nos jeunes confrères, est tué... Et le père, s'effaçant le plus possible, se hâte de réunir en plaquette des fragments d'articles pieusement recueillis et destinés à sauver de l'oubli le nom qui va s'éteindre !

Elles sont devant mes yeux, ces légères dalles de papier, livre ou brochure, posées sur la tombe des héros, comme pour que leur front puisse aisément les soulever... Elles sont là, rivalisant de tendresse et de souvenir avec les soins des mères.

Mais les mères n'écrivent pas.

Lucien DESCAGES.

Ce que l'on dit

En attendant...

Comme vient de le faire observer un écho d'Excelsior, il est interdit de patiner à Paris, excepté sur le bassin du jardin du Luxembourg, lequel est grand comme un mouchoir de poche.

Cet oukase pourrait se traduire ainsi : « Il n'y a pas de charbon, mais il est défendu de prendre de l'exercice pour se réchauffer. »

Notez, en effet, qu'il n'y a pas d'exercice plus sain et plus réchauffant que le patinage. Une heure d'évolution sur la glace représente en calories la moitié d'un sac de charbon.

Quel est le motif de cette mesure ? Je ne puis croire que ce soit une question de « moralité en temps de guerre », que le patinage soit considéré comme d'une légèreté incompatible avec l'austérité des mœurs qu'exigent les circonstances. On ne saurait, pour une raison de cette nature, empêcher les Parisiens de chercher à se réchauffer en patinant, alors qu'il leur est loisible d'aller contempler l'Homme masqué, Judex et Rigadin au cinéma, ou de demander, par ces froidures cuisantes, un abri tutélaire aux salles de spectacle et de café-concert.

C'est donc une question de surveillance. On a peur que les Parisiens ne se noient...

Le précipice est sous la glace,
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

disait déjà une estampe du dix-huitième siècle.

Et, en effet, la mobilisation a réduit le nombre des agents de police, des gardes municipaux, et des gardiens de nos promenades publiques.

Mais ne pourrait-on pas trouver des gardiens volontaires ? De braves gens sachant nager, conduire un bateau, jeter une corde ou une bouée ? Cela ne me paraît pas d'une difficulté insurmontable. Et il pourrait se constituer des sociétés de patinage qui se chargeraient de ce recrutement, sous leur responsabilité privée. C'est une affaire d'organisation. En tout cas je connais des gens qui pensent qu'il vaut mieux risquer de prendre un bain que de grelotter sûrement.

Ce que j'en dis n'est pas pour moi... je ne patine pas.

Pierre MILLE.

A Sens, c'est comme à Paris : il y a des gens qui ont du charbon et des gens qui n'ont pas de charbon.

Le maire, qui est M. Lucien Cornet, sénateur, a trouvé que cette différence est injuste. Et voici ce qu'il a imaginé : par son ordre, les agents de la police se rendront chez les habitants et leur demanderont : « Quelle quantité de charbon avez-vous, monsieur, s'il vous plaît ? » Si le contribuable interrogé déclare qu'il tient dans sa cave plus de cinq cents kilos, on lui enlèvera l'excédent et on le répartira entre ses concitoyens.

C'est un sûr moyen de rétablir l'égalité de la chaleur — ou bien du froid — entre tous les habitants de Sens.

Ceux-ci seront-ils satisfaits de la mesure que vient de prendre leur maire ? Il est bien probable que les uns seront contents et les autres mécontents. Ceux qui seront contents, ce sont ceux qui ont moins de cinq cents kilos. Ceux qui seront mécontents, ce sont ceux qui ont plus de cinq cents kilos, et qui se félicitaient de leur sage prévoyance. En somme, les cigales chanteront et les fourmis se plaindront aigrement.

Et l'été prochain, aucun habitant n'osera faire de provision. Ce qui doublera la besogne du maire, dès la bise revenue.

Les receveuses des tramways de Cherbourg ne sont pas contentes.

C'est à cause de la pythonisse.

Elles ne veulent pas qu'il soit dit qu'une receveuse des tramways de Cherbourg est capable de prédire

l'avenir entre deux stations. Elles ne disent pas exactement que la seconde vue est déshonorante, mais elles laissent entendre que l'art de prophétiser leur semble fallacieux. En tout cas, elles sont receveuses, elles ne sont pas devineresses. Une bonne receveuse n'est pas devineresse. Il n'y a pas de devineresses parmi elles. Et voilà.

Ce sont, en somme, des sceptiques indignées.

Elles se proposent, d'ailleurs, d'envoyer aux journaux une protestation écrite. C'est, du moins, ce qu'elles ont annoncé à un reporter cherbourgeois, lequel s'introduisit dans tous les tramways, cherchant la pythonisse et ne la trouvant pas, bien qu'il poussât le zèle professionnel jusqu'à ne pas descendre avant d'avoir atteint le point terminus — des Equeurdreville, des Tourlaville, etc.

CE QUI VIENT PAR LES OBUS...

Pour quatre-vingts francs, un de nos amis acheta, jadis, en province, un canapé d'époque Louis XV. Une occasion, vraiment, une occasion.

Lorsqu'il l'eut installé en bonne place dans son appartement parisien, il éprouva d'abord une joie extrême. Et puis, une petite inquiétude.

Car, par un phénomène singulier, et dont personne n'a pu fournir encore une explication satisfaisante, les meubles qui étaient vieux chez le marchand raffaïssaient chez l'amateur avec une décevante rapidité.

Notre ami, le second jour, avait déjà remarqué deux petites fentes à la naissance, si l'on peut dire, des pieds de son canapé. Il en conclut (il n'est pas sot) que les pieds n'étaient pas venus au monde en même temps que le siège.

Le troisième jour, il conçut un peu de trouble en examinant le dossier. Le quatrième, il suspecta l'état civil des accoudoirs. Le cinquième, il manda un expert.

Celui-ci n'eut pas de peine à reconnaître que le canapé avait été fabriqué avec les débris de deux fauteuils, habilement rassemblés par un bon petit artisan de province, de figure naïve et de main astucieuse.

Alors, notre ami, écumé, fit porter le canapé chez un tapissier, qu'il pria de le vendre s'il en trouvait l'occasion.

— Je n'en tirerai guère plus de cinquante francs, dit le tapissier.

Mais les mois passèrent sans que nul voulût dé-penser même cinquante francs pour acquérir le meuble suspect. Et la guerre vint. Et des gens s'appauvrirent pendant que d'autres s'enrichissaient. Et, chez les antiquaires, se ruèrent une foule d'acheteurs nouveaux, ambitieux de posséder à leur tour des canapés Louis XV et des elaveins épuisés.

Le tapissier est venu chez notre ami.

— On m'offre quatre cents francs de votre canapé.

— Qui ? mon Dieu.

— Un nouveau riche, a dit le tapissier en clignant de l'œil.

— J'en veux six cents francs, a répondu notre ami.

Il les a eus le lendemain. Quand il raconte cette histoire, il dit : « J'ai voulu profiter un peu sur les obus. »

L'exposition annuelle de blanc des magasins de Pygmalion est fixée au lundi 5 février prochain.

Cette date est impatientement attendue par la clientèle, sûre d'y trouver toujours de véritables occasions en toile, blanc, linge de toilette et de maison.

Cette année, la direction offre en prime une superbe estampe en couleurs d'après Sem, hauteur 0 m. 49, largeur 0 m. 33.

SS

L'homme du jour.

L'homme du jour a des épaules larges et solides, l'œil hardi, la voix brève, et sait une grande quantité de mots d'argot.

N'en concluez pas inconsidérément que l'homme du jour, c'est le guerrier des tranchées, qu'on nomme vulgairement poilu.

Le guerrier des tranchées, c'est l'homme d'hier et de demain, l'homme de tout à l'heure et de toujours, l'homme de l'histoire. Mais ce n'est pas l'homme du jour.

L'homme du jour vit à Paris et dans la banlieue. Il a un uniforme noir, un bonnet noir, des joues noires et une bouche noire.

L'homme du jour, c'est le livreur de charbon.

Il possède tous les biens que depuis l'origine des âges cherchent les mortels : le sourire des femmes, la considération des hommes et l'or même, dans sa sombre escarcelle. Mais, héros insensible, il fouette son grand cheval et ne semble rien voir.

Dans la rue Lafayette, l'autre matin, comme le thermomètre marquait déjà 7° au-dessous de zéro, une bourgeoise, enveloppée d'astrakan, parlementait avec l'un de ces rois :

— Un seul sac, suppliait-elle. Je vous en donnerai ce que vous voudrez.

Mais il fit une moue dédaigneuse :

— Il y en a bien d'autres que vous qui m'ont dit ça depuis sept heures, déclara-t-il. Et je leur ai répondu : « Va te laver ! »

Puis il s'en alla, tout noir.

LE VEILLEUR.

LE FRONT DE PARIS

Le charbon sacré

Je me suis réconcilié avec ma cousine Charlotte. Je lui ai pardonné sa scène absurde à propos de feu. Je lui ai presque fait des excuses... Et qui ne lui en ferait ? Elle est si bonne, au fond ! Comme tant d'autres Parisiennes, elle a si bon cœur !

Tout allait au plus mal chez elle, voici quelques jours : il y avait bien du bois à un louis la bûche pour les enfants ; mais de calorifère, point, ou du moins à peine ; de charbon, point ; le gaz pour le bain, mesuré, à peu près inutilisable... La « sur-guerre », quoi !

Le charbonnier, pourtant, n'était pas trop méchant. Il répondit à Charlotte elle-même, qui avait été de sa personne intriguer auprès de lui :

« Mais, ma petite dame, puisque vous attendez un wagon d'anthracite, que vous dites, patientez toujours avec du coke.

— Je n'ai même plus de coke !

— Je vous en fournirai. J'en ai. Et je peux vous donner aussi un peu d'anthracite.

— Vous nous sauvez !

— Seulement, faut venir à votre tour. Y a des bourgeois ici, dès le matin, qui font queue pour être servis. Elles me surveillent : si je vous fais passer avant, qu'est-ce que je prendrai !

— Je ne demande aucune faveur : pourquoi donc ? En temps de guerre, nous sommes toutes égales.

— Bon. Maintenant, y a le transport. Impossible que je m'en charge.

— J'ai mon auto.

— Ça va !... Ah, et puis aussi, les bourgeois n'aiment pas beaucoup qu'on envoie son lardin faire la queue. J'ai toujours peur du scandale dans mon chantier.

— Mais je viendrai moi-même. Comme les autres, parbleu !...

Le lendemain, cette Spartiate descendait de son auto, à huit heures du matin, devant la porte du chantier. Elle disparaissait sous les fourrures. Elle portait des bas de laine tricotée, achetée la veille à grands frais, des bottes, un amour de bonnet fourré et une petite chaufferette pour les mains dans son manchon de zibeline.

A peine l'eût-il vue ainsi vêtue que le charbonnier, effrayé, lui fit signe d'aller avec son auto dans la rue voisine, où il lui livra son charbon... Et il fallut voir ma cousine rentrer avec ses sacs ! La joie sereine du devoir accompli, l'orgueil d'une conscience pure illuminaient ses traits. On sentait qu'elle se retenait pour ne pas chanter la Carmagnole et le Ça ira ! Elle était exquise.

Malheureusement, dans l'après-midi, elle a un peu gâté tout cela. Elle rendit plusieurs visites, en effet, et j'ai appris que, dans la première maison où elle alla, on la vit arriver avec une grande tache sombre sur sa jupe grise. Feignant, aussitôt entrée, de s'en apercevoir : « Dieu ! s'écria-t-elle... Voyez, me voilà encore toute pleine de charbon !... Oh ! je vous demande pardon de m'être présentée ainsi chez vous : mais c'est que, ce matin, j'ai dû faire queue pendant deux heures chez le charbonnier. J'étais avec de braves ménagères, comme moi. Nous avons causé. Elles m'ont dit... »

Etc... Ma cousine a beaucoup de fertilité dans l'esprit.

Dans la deuxième maison, elle parut avec une marque noire à son gant : mêmes exclamations, mêmes excuses, même récit. Dans la troisième, la tache était à son voile gris perle...

Evidemment, Charlotte se maquillait dans sa voiture avec du charbon pilé. C'était une crise de vanité.

Marcel BOULENGER.



M. POKROVSKY

ministre des Affaires étrangères de Russie, qui préside la conférence des Alliés à Petrograd

L'Allemagne hésiterait-elle devant la perspective d'un conflit avec les Etats-Unis ?

Nous avons annoncé, il y a quelques jours, l'intention de l'Allemagne d'intensifier, à partir du mois prochain, la guerre sous-marine. Depuis, la presse d'outre-Rhin n'a pas cessé d'encourager le gouvernement à persévérer dans cette résolution. Jamais les journaux pangermanistes n'ont poussé de cris de haine plus violents contre l'Angleterre qu'à ce sujet. Certains comme la *Tæglische Rundschau* et comme la *Deutsche Tageszeitung* allaient jusqu'à soutenir la thèse que même si un redoublement de piraterie devait entraîner l'intervention des Etats-Unis à côté des Alliés ce n'était pas une raison suffisante pour y renoncer.

Les nouvelles dispositions prises par l'Angleterre à la suite de la conférence navale de Londres, et notamment le blocus — que nous avons annoncé — de la baie d'Heligoland au moyen d'un champ de mines qui s'étendrait, en demi-cercle, de l'île de Sylt jusqu'à l'embouchure de l'Ems, redoublent la fureur germanique. L'opinion allemande réclame des représailles, par tous les moyens.

Il n'est cependant pas certain que le gouvernement allemand aille aussi volontiers à une rupture avec les Etats-Unis. On sait que le gouvernement de Washington n'admet pas que des navires de commerce armés pour leur défense soient considérés comme des navires de guerre. C'est une thèse fort juste, mais que l'Allemagne n'avait jamais admise.

Finirait-elle par l'admettre ? D'après une dépêche de Washington au *Times*, d'Allemagne, impressionnée par l'attitude des Etats-Unis, aurait renoncé à maintenir ses premières prétentions de traiter comme navires de guerre tous les navires marchands armés.

Cette dépêche n'a rien d'officiel. Il convient, au reste, d'attendre le compte rendu de la séance de la commission du Reichstag, où M. de Bethmann-Hollweg doit faire les déclarations que nous annonçons hier.



LE PRINCE ANDRÉ DE GRÈCE

frère du roi Constantin, qui prit part, à la tête du régiment qu'il commande, à la cérémonie de réparation qui se déroula lundi devant le Zappéion, à Athènes, sous les yeux des représentants des puissances alliées.

Un long télégramme de Berlin au comte Bernstorff

Des dépêches d'Amsterdam nous donnent quelques précisions sur la nouvelle démarche faite auprès des Etats-Unis par le gouvernement allemand. Elle se présente comme une longue communication au comte Bernstorff, auquel elle accuse réception du texte du message de M. Wilson au Sénat, en même temps qu'elle expose le point de vue allemand sur les questions soulevées par ce message. Le plan de l'Allemagne, disent les dépêches hollandaises, est d'encourager M. Wilson à continuer sa propagande pacifiste.

Le *Lokal Anzeiger*, qui fait allusion à la note qui vient d'être envoyée de Berlin au comte Bernstorff, ajoute :

« Nous saurons probablement bientôt quelle attitude, outre ce simple accusé de réception, le gouvernement compte prendre à l'égard des élucubrations du président Wilson. »

Ce mot d'« élucubrations », s'il est exactement traduit, mérite qu'on le souligne. Il montre les dispositions allemandes vis-à-vis de l'Amérique.

Un pharmacien de Southampton et trois suffragettes de sa famille avaient comploté d'empoisonner MM. Lloyd George et Henderson

LONDRES, 31 janvier. — Une affaire qui produit ici la plus vive sensation défraie, depuis ce matin, toutes les conversations : il ne s'agit de rien moins que d'un complot contre la vie du premier



MM. LLOYD GEORGE (1) ET HENDERSON (2)

ministre, M. Lloyd George, et de son collaborateur, M. Arthur Henderson.

C'est par une brève information publiée par le *Times* que les curiosités ont été mises en éveil. Cette information était ainsi conçue :

« Une affaire relative à une accusation de conspiration d'une nature très grave sera appelée ce matin au tribunal correctionnel de Derby, contre trois femmes et un homme.

« Cette accusation se rattache, dit-on, à la sécurité personnelle de quelques hommes publics. »

Elle a été complétée par la dépêche suivante, envoyée au *Daily Sketch* par son correspondant de Derby :

« La police a découvert un complot qui avait pour but d'assassiner Lloyd George.

« A la suite d'enquêtes faites ces jours derniers, quatre arrestations, celles de trois femmes et d'un homme, ont été opérées hier.

« Dès leur premier interrogatoire, au poste de police, les inculpés ont été formellement accusés de conspiration contre la vie du premier ministre. Ils ont été ensuite mis en cellule. Ils doivent comparaître aujourd'hui devant le tribunal correctionnel de Derby.

« Aucun détail du complot n'a été dévoilé. Mais on croit cependant que les conspirateurs avaient résolu d'empoisonner Lloyd George.

« Les arrestations ont été opérées, sous la direction du chef inspecteur Parker, par le sergent Hallett, de Scotland Yard, et le chef inspecteur de la police de Derby. »

Les quatre personnes arrêtées — un pharmacien de Southampton, nommé Alfred-George Mason, âgé de vingt-quatre ans ; sa femme, Winnie Mason, âgée de trente ans ; sa belle-mère, Alice Wheeldon, âgée de cinquante ans, et sa belle-sœur, Harriet-Anne Wheeldon, âgée de vingt-sept ans — ont comparu à midi devant les magistrats de Derby. Alice Wheeldon et sa fille Harriet sont connues comme suffragettes militantes ; le pharmacien Mason est, paraît-il, un adversaire résolu du service militaire obligatoire.

Dans sa déposition, le chef inspecteur Parker a déclaré que les inculpés Alice Wheeldon, sa fille Harriet Wheeldon, Mme Mason et son mari, ont, à différentes reprises, depuis le 26 décembre, conspiré ensemble et se sont concertés pour assassiner MM. Lloyd George et Arthur Henderson, ajoutant qu'ils ont également comploté contre la sécurité du roi, sa couronne et sa dignité.

Les bureaux des P. T. T. fermeront une heure plus tôt A PARTIR DU 5 COURANT

Par raison d'économie et par suite de la mobilisation prochaine du personnel des P. T. T. appartenant aux classes de l'armée territoriale, les bureaux des villes fermeront à 19 heures au lieu de 20 heures, et ceux des campagnes à 18 heures au lieu de 19 heures.

Quant aux bureaux télégraphiques de demi-nuit, ils resteront ouverts pour le dépôt des télégrammes jusqu'à 20 heures au lieu de 21 heures.

L'affaire a été renvoyée à samedi.

La situation alimentaire en Allemagne

UN DOCUMENT QUI MET LES CHOSSES AU POINT

On avait depuis longtemps, par des neutres de bonne foi et doués d'esprit critique, des renseignements circonstanciés et précis sur la véritable situation alimentaire de l'Allemagne. On savait que le rationnement causait à la population civile de sérieuses souffrances et que le *Fett Hunger*, le malaise particulier causé par la disette de graisse et diagnostiqué par les médecins allemands, exerçait des effets déprimants sur les organismes. La graisse, qui est nécessaire à l'homme comme l'huile l'est à la lampe, est également indispensable à la fabrication des explosifs et au fonctionnement des machines : tout ce qui est nécessaire à la guerre, énergie du combattant, armes et munitions, transports, est donc menacé d'affaiblissement et, dès aujourd'hui, se trouve gêné par la pénurie des matières grasses.

Sur tous ces points, nous le répétons, les Alliés étaient renseignés. Autant il était faux de croire à la famine en Allemagne, de s'imaginer que l'Allemagne serait promptement réduite à capituler par les effets du blocus, autant il serait d'une mauvaise méthode de refuser de croire aux difficultés croissantes avec lesquelles l'Allemagne est aux prises, depuis que l'action du temps commence à se faire sentir.

Nous nous trouvons aujourd'hui en présence d'un document que les autorités allemandes ont contresigné en lui prêtant les ondes de la radiotélégraphie officielle. Le tableau tracé par le correspondant à Berlin d'un journal de Chicago contraste avec les exposés optimistes de la question des vivres en Allemagne, tels que les présentait jusqu'ici la propagande allemande et tels qu'on les retrouvait dans beaucoup d'organes de la presse neutre. Il faut lire attentivement ce papier, se représenter toutes les réalités qu'il indique et ce que c'est, par exemple, qu'une ration de 250 grammes de viande par semaine. L'article du journaliste américain prend alors la valeur d'un témoignage particulièrement instructif.

Dans quelle intention les autorités allemandes ont-elles laissé passer ces renseignements en Amérique, c'est ce qu'on doit à présent se demander. S'agit-il de légitimer l'extension de la guerre sous-marine, qui est agitée comme une menace ? S'agit-il de justifier les offres de paix ? Ou bien, comme il est arrivé déjà, l'Allemagne cherche-t-elle à égarer l'adversaire sur le véritable état de ses ressources ? Il est bien difficile de répondre à ces questions.

Ce qu'il est impossible de négliger, à notre avis, c'est qu'en présence d'une gêne considérable et de difficultés quotidiennes la population allemande, dans son ensemble, fait preuve d'une endurance remarquable et d'une obstination dans le sacrifice dont il serait imprudent de ne pas tenir compte. Des neutres que nous connaissons, et qui ont quitté l'Allemagne parce qu'ils y trouvaient la situation intolérable, ont prononcé ce mot significatif : « Nous n'avons pas, comme les Allemands, des raisons nationales pour souffrir de la faim. » Il paraît bien, en effet, que les Allemands, en ce moment-ci, se raidissent contre les effets de la disette. Leur moral ne s'en trouve pas encore gravement atteint. Mais c'est pour eux un élément de faiblesse et ils ne peuvent plus s'empêcher de l'accuser.

L'article autorisé du journaliste américain permet ainsi d'arriver, autant qu'il est possible dans l'état de nos connaissances sur l'ennemi, à la mise au point d'une question qui a fait couler beaucoup d'encre et entraîné beaucoup de fausses appréciations.

Jacques BAINVILLE.

Le correspondant à Berlin des *Daily News*, de Chicago, envoie la dépêche suivante :

BERLIN, 29 janvier. — La situation alimentaire est moins tolérable cet hiver dans les grandes villes allemandes que l'hiver dernier.

Cela provient principalement de l'insuffisance de la récolte de pommes de terre. L'Allemagne en consomme annuellement plus de 25 millions de tonnes : la consommation humaine a toujours été en augmentant. La récolte, cette année, est juste suffisante pour la consommation humaine et la distribution ne s'est pas faite de façon régulière par suite des difficultés de transport.

On se plaint, en général, au sujet des appro-

sionnements de pain, qui, à diverses reprises, ont été insuffisants pour assurer les distributions.

Les œufs et le beurre ont pratiquement disparu des marchés. Les Berlinoises, qui n'ont pas d'œufs de conserve, ne peuvent avoir qu'un œuf tous les quinze jours. Pour remédier à l'insuffisance des produits alimentaires rationnés, on a recours à divers expédients ; on mange plus de navets, de betteraves et de choux que jamais. Le poisson est encore abondant mais cher. Quant aux légumes secs, on peut encore en acheter.

Les plaintes deviennent de plus en plus fortes, au fur et à mesure que la guerre continue, car la patience s'épuise devant les privations. Néanmoins, il est inexact que la situation alimentaire soit arrivée à un point critique.

Le correspondant américain conclut en notant que « des sentiments d'hostilité commencent à se faire jour dans les villes à l'égard des campagnes, sentiments que les divergences politiques ne font qu'aggraver, et qui résultent de ce que les campagnes vivent mieux que les villes, au lieu d'aider à améliorer la situation générale ».

Les rations de pain diminuent

GENÈVE, 31 janvier. — Le *Vorwärts* annonce :

« Une diminution des rations de pain est en perspective pour Berlin et les environs. On délivre actuellement 1.900 grammes de pain par personne et par semaine, et cette ration a déjà été abaissée dans plusieurs villes, telles que Cologne, Dantzig, Dortmund, etc... Dans ces villes, les rations sont descendues jusqu'à 1.750 grammes et même plus bas ; on prévoit pour Berlin la même issue. »

Hambourg n'a plus de pommes de terre

AMSTERDAM, 31 janvier. — La *Vossische Zeitung* dit que, par suite de fortes gelées, il ne sera pas délivré de pommes de terre à Hambourg cette semaine. Toutes les ventes cesseront immédiatement, les stocks des petits commerçants étant épuisés. Les rations de pain, de farine et de viande seront, par contre, légèrement augmentées.

Les résultats du blocus

LONDRES, 31 janvier. — Dans un discours qu'il a prononcé hier, à Nottingham, lord Robert Cecil, ministre du blocus, a fait ressortir les résultats déjà obtenus par le blocus de l'Allemagne et les difficultés que présente, à certains égards, son application.

Tout en affirmant sa conviction que l'ennemi ne pourrait être vaincu définitivement que sur les champs de bataille, lord Robert Cecil a montré combien la disette de vivres, de certains métaux, de caoutchouc, de laine et de coton, avait aggravé la situation intérieure de l'Allemagne. « Ce n'est que lorsque l'histoire de toute cette période sera écrite, dit le ministre du blocus, qu'on se rendra compte des grandes difficultés dont il a fallu triompher. »

« Certaines personnes voudraient que le blocus fût étendu aux neutres voisins de l'Allemagne. Mais, sans violer les droits des petites nationalités, nous avons suivi un plan d'action qui nous a permis d'atteindre notre but essentiel : priver l'Allemagne de tout commerce avec l'extérieur. »

Nos aviateurs ont abattu en 1916 417 avions allemands et 29 drachens

Les Allemands essaient de faire croire aux neutres qu'ils n'ont perdu, en 1916, que 221 appareils. Pour montrer combien ce chiffre est au-dessous de la vérité, il suffit de dire que « du fait des aviateurs français seulement », les Allemands ont perdu, en 1916, 417 appareils : 2 en janvier, 17 en février, 22 en mars, 27 en avril, 41 en mai, 18 en juin, 49 en juillet, 49 en août, 70 en septembre, 41 en octobre, 39 en novembre, 42 en décembre.

Outre ces « 417 » appareils dont la destruction est absolument certaine et confirmée par le contrôle rigoureux qui fonctionne dans chaque escadron, il faut tenir compte de 195 autres avions allemands dont la chute n'a pu être donnée comme certaine, mais qui ont subi en tout cas de graves et peut-être définitives avaries. De plus, 29 drachens ont été sûrement abattus.

Les États-Unis ne se désintéressent pas de ce qui se passe au Mexique

WASHINGTON, 30 janvier. — Après la réunion du cabinet, M. Lansing a annoncé que M. Fletcher sera envoyé à Mexico, où des mesures nécessaires pourront être prises.

L'ambassadeur emportera les instructions nécessaires pour régler les différentes questions encore pendantes entre les deux gouvernements, notamment les objections faites par les États-Unis à certains paragraphes du projet de Constitution mexicain.

Ayuntamiento de Madrid

La situation militaire

Reconnaitances en Lorraine et dans les Vosges
Attaques allemandes à l'ouest de Riga
Nouveau succès russe dans les Carpathes boisées

C'est encore dans la partie orientale de notre front, depuis la Woëvre jusqu'aux Vosges, que nos reconnaissances se sont montrées le plus actives dans la journée d'hier. L'une d'elles a pénétré jusqu'à la deuxième ligne de l'ennemi, au sud de Leintrey, petite station de la voie ferrée de Paris à Avricourt, au delà de Lunéville. L'ennemi est observé de pres et aucun de ses mouvements ni de ses préparatifs ne saurait nous échapper.

L'activité de combat, qui s'était assoupie ces derniers jours en Courlande, a repris exactement sur les mêmes points et dans les mêmes conditions que précédemment. Les Allemands ont mené deux attaques, l'une entre le marais de Tiroul et la rive gauche de l'Aa, l'autre sur la rive droite, de part et d'autre de la route de Mitau à Schlock, au nord de Kalntzem. La première de ces attaques a été brisée par les feux de barrage. La seconde n'a progressé qu'au centre, sur la route même, où nos alliés ont reculé d'environ un kilomètre ; elle a échoué aux deux ailes, et l'ennemi, s'étant obstiné, a éprouvé dans ses assauts répétés des pertes sérieuses.

Dans les Carpathes boisées, les Russes ont, de leur côté, repris l'offensive et développé leur récent succès au sud-ouest de Kimpolung en s'emparant de tout le système des positions adverses sur les collines situées à l'ouest de Jakobeny ; ces collines commandent directement la route de Marmaros-Sziget à Dorna Vatra, qui trouve un étroit passage entre leurs escarpements et le cours de la Bystritza dorée. Cette route et, par suite, l'accès au col de Dorna Vatra sont donc fermés à l'ennemi : la Moldavie est couverte de ce côté. Les Allemands sont obligés de reconnaître qu'« au troisième assaut, un détachement russe a réussi à pénétrer dans un point d'appui ». L'affaire a, en réalité, une tout autre importance et a procuré à nos alliés des prisonniers et un butin dont le dénombrement n'est pas encore achevé.

Jean VILLARS.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du MERCREDI 31 JANVIER (912^e jour de la guerre)

14 HEURES.

EN WOEVRE, nos batteries ont exécuté des tirs efficaces sur les organisations ennemies de la région Eix-Abaucourt. Une reconnaissance ennemie a été dispersée par nos feux près d'Abaucourt.

EN LORRAINE, un de nos détachements a pénétré, AU SUD DE LEINTREY, dans les premières et deuxième tranchées allemandes dont les défenseurs ont été mis hors de combat. Nous avons ramené une quinzaine de prisonniers. Un coup de main sur un poste ennemi de la REGION DE MONCEL a également réussi.

Dans cette région, ainsi que dans les Vosges, à la Chapelotte et au Reichsackerkopf, on signale de nombreuses rencontres de patrouilles.

23 HEURES.

Au cours de la journée, actions d'artillerie assez violentes en divers points du front, notamment dans le secteur à l'est de Reims et sur la rive droite de la Meuse. Pas d'action d'infanterie.

LA GUERRE AÉRIENNE

D'après des renseignements complémentaires, il se confirme qu'un appareil allemand, signalé comme sérieusement touché dans la journée du 30 janvier a été réellement abattu au nord-est du bois d'Hallu.

Le communiqué belge

A L'EST DE PERVYSE, au sud de Noordschoote, des partis allemands ont vainement tenté, après un violent bombardement, d'approcher des postes avancés belges. Les feux de l'artillerie, de l'infanterie et des mitrailleuses belges ont rejeté l'ennemi. Au cours de la journée, la lutte d'artillerie a été vive vers Dixmude et vers Steenstraete.

Le communiqué serbe

Au cours de la journée d'hier, rien d'important à signaler sur le front serbe.

La revision des exemptés et réformés

L'ARTICLE PREMIER DU PROJET EST VOTÉ PAR LA CHAMBRE

Il soumet à la nouvelle visite les exemptés et réformés n° 2 d'avant-guerre des classes 1896 à 1914 incluses

La Chambre paraît décidée à voter assez rapidement le projet relatif à la nouvelle visite des exemptés et des réformés n° 2. Hier, en une seule séance, elle a clos, en effet, la discussion générale, écarté les contre-projets ainsi que divers amendements, et adopté l'ensemble de l'article 1^{er} ainsi conçu :

Art. 1^{er}. — Tous les hommes exemptés ou réformés n° 2 avant la mobilisation, le 2 août 1914, appartenant aux classes 1896 à 1914 incluses, qui ont été visités par application du décret-loi du 9 septembre 1914 et maintenus dans leur position, seront soumis à l'examen de commissions de réforme, dont la composition est déterminée à l'article 2.

Ces hommes devront faire, dans le délai de quinze jours à partir de la présente loi, une déclaration de situation militaire à la mairie du lieu de leur résidence actuelle.

Le débat s'ouvrit par un exposé du rapporteur, M. Ossola, après qui, en vertu des nouvelles dispositions prévues par le règlement pour la procédure d'urgence, ne pouvait parler qu'un seul orateur au nom de la minorité de la commission.

Cet opposant fut M. Albert Faure qui, brièvement, indiqua les raisons de son hostilité au projet.

Antiministériel déterminé, le député de la Charente-Inférieure s'en prit nettement au gouvernement, lui reprochant de marcher à l'aveuglette dans cette question des effectifs comme dans les autres, sans plan d'ensemble, d'apporter des solutions bureaucratiques du moindre effort :

— Quoi de plus simple que de dire : « Mes hommes sont consommés : donnez-m'en d'autres ! » s'écria-t-il.

Parmi les hommes qui vont être soumis à la nouvelle visite, il en est qui sont malades mais ont l'apparence de la santé, qui se tiennent chez eux en équilibre grâce à des soins constants.

— Dans une visite rapide, dit M. Albert Faure, ces hommes seront happés au passage et envoyés soit dans le service armé, soit dans le service auxiliaire. Ils perdront très vite cet équilibre et iront encombrer les hôpitaux...

Très applaudi à l'extrême-gauche et sur quelques autres bancs, l'orateur conclut par ces mots :

— Nous n'entendons faire les suprêmes sacrifices que quand nos fidèles et loyaux alliés auront consenti des sacrifices égaux aux nôtres !

La clôture de la discussion générale allait être prononcée quand, se levant au banc du gouvernement, le général Lyautey demanda la parole. La nouvelle procédure prévoit, en effet, que le ministre peut toujours répondre à l'orateur de l'opposition, mais qu'il ouvre ainsi le droit de réplique.

Très à l'aise à la tribune, très officier de cavalerie légère dans son allure et dans ses gestes, le général Lyautey fut bref.

Sur un ton net, bien que d'une voix légèrement voilée, le ministre déclara d'abord que la question des effectifs, dans l'ordre qui dépasse notre contribution personnelle, résulte de la coordination d'efforts des états-majors et des gouvernements qui s'y emploient.

A cet égard, dit-il, nous pouvons avoir confiance que nos loyaux alliés sont d'accord qu'une action commune doit correspondre une répartition équitable des forces.

Quant à la question de nos propres effectifs, elle dépasse évidemment le projet actuel. J'envisage le problème sous toutes ses faces. Tout ce qui est en état d'aller au front doit y être. (Vifs applaudissements.)

Le général Lyautey poursuivait :

Si dans la zone des armées et de l'arrière, on peut récupérer des combattants, cette récupération sera faite sans faiblesse. J'ai décidé de supprimer les inspecteurs régionaux, organisme lourd, sédentaire, qui superpose les états-majors les uns aux autres, qui, trop nombreux, n'a pas partout la même optique.

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUTS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (1^{re} 1/2 le 1/2 kg.)

Je le remplace par un organisme qui va partout et qui, muni des pouvoirs les plus étendus, peut prendre sur place des décisions immédiates. (Applaudissements.)

Je vous demande d'adopter le projet de loi. Si j'occupe la lourde charge où je viens d'être appelé c'est pour travailler, commander et servir.

Pour travailler sans perdre une parcelle de mon temps.

Pour commander tous ceux que j'ai le droit et le devoir de commander.

Pour servir mon pays, en faisant appel à l'appui, au concours de tous, et, au premier rang, des représentants du pays ; je vous les demande en toute confiance.

A ces derniers mots, la Chambre tout entière applaudit longuement.

On entendit encore M. Maginot, président de la Commission de l'armée, préciser que le projet soumettait à une nouvelle visite environ 360.000 exemptés et réformés d'avant-guerre, puis on passa aux contre-projets opposés à l'article premier.

M. Deguise présentait un texte repoussant toute nouvelle visite.

Comme il déduisait des déclarations du sous-secrétaire d'Etat à la Commission de l'armée que les commissions de réforme recevraient des instructions pour prendre un homme sur trois, M. René Besnard protesta :

Non, dit-il, le chiffre de 100.000 hommes à récupérer qui a été donné à la commission n'est qu'un chiffre approximatif ; on n'a donc pas le droit de déclarer que les conseils devront prendre un homme sur trois.

Le contre-projet de M. Deguise fut repoussé par 417 voix contre 60.

Un contre-projet de M. Joseph Denais, envisageant un ensemble de mobilisation civile, fut retiré, sur la déclaration du sous-secrétaire d'Etat que la question viendrait à un autre moment.

Le rapporteur ayant précisé, sur une question, intervention de M. Lamy, que les inscrits maritimes, régis par un régime spécial, ne sont pas compris dans la loi, la Chambre repoussa :

Par 319 voix contre 149, un amendement de M. Peyroux tendant à dispenser de la visite les hommes des classes de la territoriale ;

Par 224 voix contre 222, après pointage, un amendement de M. Lafferre substituant, pour l'examen des exemptés et réformés, les conseils de révision aux commissions de réforme.

L'ensemble de l'article premier fut finalement adopté.

On continue cet après-midi. Léopold BLOND.

OBSÈQUES DES VICTIMES de l'explosion de Massy-Palaiseau

Hier, dans le cimetière de Palaiseau, a eu lieu l'inhumation de Mme Lebreton et de M. Bonamy, victimes de l'explosion qui détruisit l'usine Loyer.

Avant-hier déjà, à Massy, avaient été célébrées, selon le rite musulman, les obsèques de l'ouvrier algérien Embarek ben Hadji ben Lagrele, dont le cadavre a été retrouvé sous les décombres, ainsi que nous l'avons annoncé.

Le croiseur « Laurentic » sauta sur une mine

LONDRES, 31 janvier. — Il est établi, d'après une note officielle, que le croiseur auxiliaire *Laurentic* a été coulé par une mine, et non torpillé.

C'est jeudi dernier que le *Laurentic* a heurté une mine, une demi-heure après avoir quitté le port et a coulé en trois quarts d'heure. Le temps était beau, mais froid et rigoureux. L'équipage se composait de 475 hommes, dont 125 environ ont été sauvés. De nombreux marins furent tués par l'explosion.

Des fusées furent lancées immédiatement, des drague-mines partirent à toute vapeur. L'équipage fut merveilleux de sang-froid. Une minute avant que le navire ne coulât par 23 toises, les survivants de l'explosion descendirent dans les canots, munis de torches ; mais les drague-mines devant couvrir une vingtaine de milles, lorsqu'ils arrivèrent sur la scène du désastre, la plupart des torches étaient éteintes, ce qui rendit les recherches d'autant plus difficiles. Certains marins restèrent sept heures dans les canots, mourants de froid avant d'être recueillis. Malgré ces grandes souffrances, le moral des matelots resta superbe. Lorsqu'ils débarquèrent, ils chantaient : « Oubliez vos ennemis, ayez le sourire. »

Suivant d'autres renseignements, le navire ne transportait qu'un équipage d'environ 200 hommes, qui périrent.

L'explosion fut terrible ; elle fit une déchirure dans le flanc du navire. De nombreux chauffeurs furent tués net, d'autres grièvement blessés furent descendus dans les canots. Lorsque le navire s'enfonça, la mer était couverte d'hommes qui luttaient dans les flots et que l'on recueillit malgré les canots déjà surchargés de monde et remplis d'eau.

Une centaine de cadavres gelés ont déjà été rejetés par la mer. — (Havas.)

Un capitaine danois qui ne se laisse pas intimider

COPENHAGUE, 31 janvier. — L'*Ekstrabladet* rapporte que l'*Iris*, arrivé à Copenhague, a rencontré dans la mer du Nord un sous-marin allemand occupé à couler le vapeur *O-B-Suhr*.

Le capitaine du sous-marin ordonna à l'*Iris* de s'arrêter, puis après avoir inspecté les papiers, il ordonna au capitaine et à l'équipage de descendre dans les canots. Le capitaine danois refusa énergiquement, insistant sur le fait qu'il était neutre, qu'il allait d'un pays neutre à un autre et ne portait pas de contrebande. Il ajouta :

« Vous pouvez couler mon navire, mais les hommes et moi nous resterons à bord. »

Tous les arguments ne parvinrent pas à le faire changer d'attitude, et le sous-marin permit à l'*Iris* de continuer sa route.

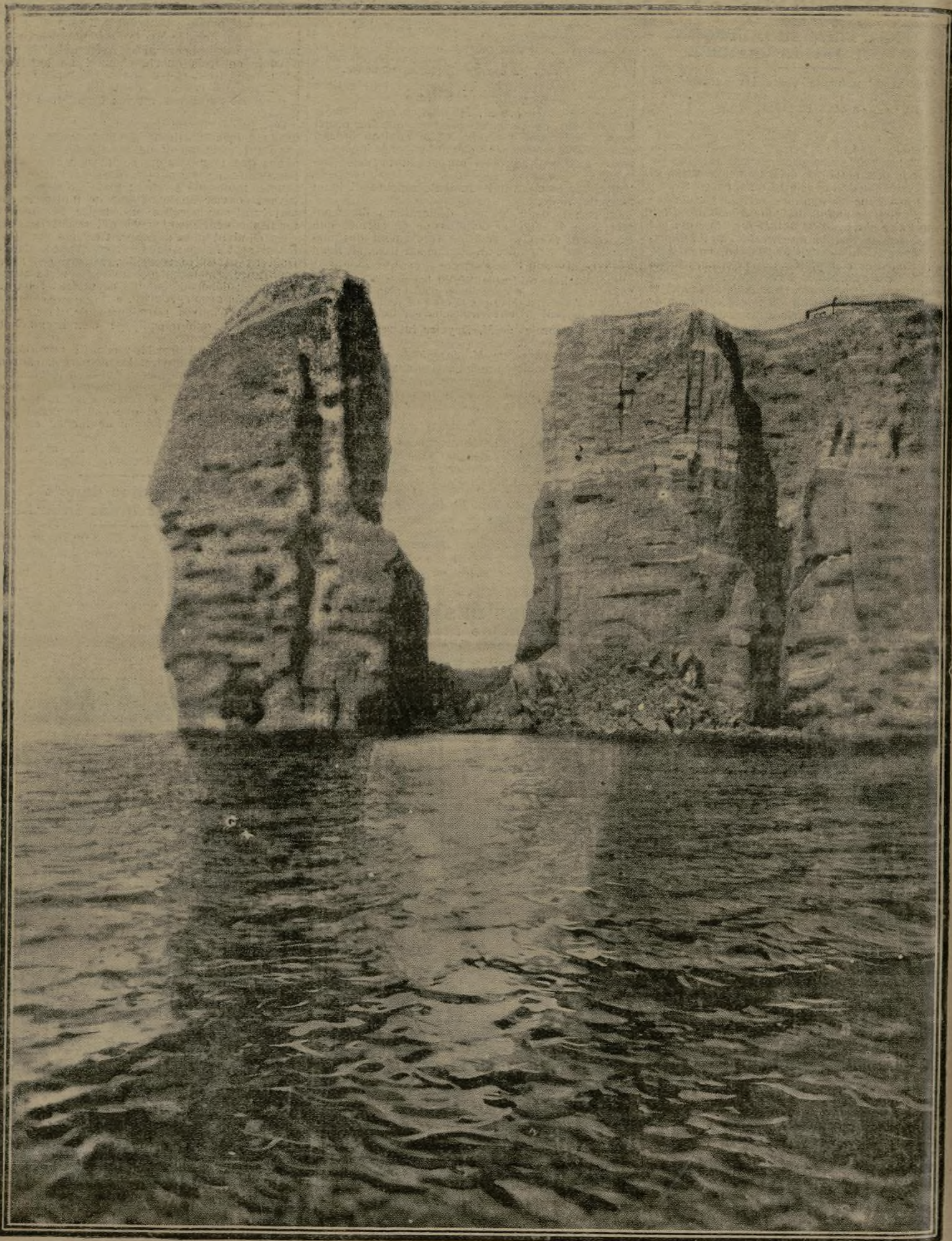
« EXCELSIOR » OBTIENT SATISFACTION



C'est bien : Il faut faire mieux

Nous avons signalé, en première page de notre numéro du samedi 27 janvier, les « souffrances inutiles » que l'attente en plein air, par 10 degrés au-dessous de zéro, imposait aux Parisiens espérant une distribution de charbon parfois problématique à la porte des dépôts. Nous demandions que des abris fussent organisés. L'éloquence de la photographie a frappé une œuvre privée à défaut des pouvoirs publics. Hier matin, la distribution du charbon a commencé dans une des salles de l'ancien séminaire, Saint-Sulpice occupé actuellement par l'« Œuvre du Secours de guerre » qui avait mis ce local à la disposition d'une importante maison de vente de charbon. Il importe que l'exemple soit suivi et que de semblables abris soient ouverts dans tous les quartiers.

L'Amirauté britannique bloque l'île d'Héligoland par un barrage de mines



Afin de réduire les effets de la guerre sous-marine et des raids de destroyers allemands, l'Amirauté britannique est en train de mouiller un nouveau barrage de mines qui rendra très difficile la sortie des unités ennemies et bloquera l'île d'Héligoland. Ce rocher qui s'élève à soixante mètres au-dessus de la mer, est l'ancienne Hertha qu'en 1893 l'Angleterre échangea à l'Allemagne contre Zanzibar. Voici l'un de ses caps. On aperçoit sur le haut une caserne allemande.

DERNIÈRE HEURE

LA BATAILLE DE ROUMANIE

UN SUCCÈS RUSSE au sud-est de Kimpolung

PETROGRAD, 31 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Un zeppelin se dirigeant vers le nord-ouest de la baie de Riga a survolé Gaisach hier au soir.

Après avoir violemment bombardé nos retranchements entre les marais de Tiroul et de l'Aa, l'ennemi a pris l'offensive sur la partie orientale des marais et sur la rive gauche de l'Aa.

L'attaque a été arrêtée par notre feu.

Après une préparation d'artillerie et de gaz, qui a duré quatre heures, les Allemands nous ont attaqués en grande force le long de la chaussée de Kulntzen-Schlock et à 6 verstes au nord-ouest de Kulntzen. Repoussés par notre feu de barrage, ce n'est que dans la région située directement sur la chaussée qu'ils ont obligé nos troupes à reculer d'environ une verste vers le nord.

L'ennemi, appuyé par un feu violent d'artillerie et par un large emploi de gaz asphyxiants, a poursuivi son offensive acharnée. Toutes ses attaques ont été repoussées par notre feu et nos contre-attaques. Au cours de ces contre-attaques, nous avons fait des prisonniers et capturé des mitrailleuses. Le colonel Pihenoff, commandant l'un de nos régiments, a été tué dans les premières lignes. Le colonel Pajenoff, commandant un autre régiment, est porté disparu.

A l'est de Studyni (nord-ouest de Kiselline), l'ennemi a tenté par deux fois de s'approcher de nos tranchées, mais il a été repoussé.

FRONT ROUMAIN. — Nos troupes, appuyées par un feu violent d'artillerie, ont franchi à la baïonnette les fils barbelés de l'ennemi et se sont emparées des positions fortifiées de l'ennemi sur les collines à l'ouest de Mahobeni (sud-est de Kimpolung). Nous avons fait des prisonniers et capturé des trophées dont nous ferons le dénombrement dans la suite.

FRONT DU CAUCASE. — Pas de changement.

Les nouvelles allemandes

GENÈVE, 31 janvier. — Le communiqué allemand est ainsi libellé :

THEATRE ORIENTAL DE LA GUERRE. — Front Léopold de Bavière : Sur la rive orientale de l'Aa, nos troupes ont pris d'assaut une position russe dans les bois d'où elles ont repoussé plusieurs contre-attaques. 14 officiers et plus de 900 hommes ont été faits prisonniers ; 15 mitrailleuses ont été capturées.

Front archiduc Joseph. — Après un violent feu, les Russes ont attaqué à plusieurs reprises les positions au sud de la route de Valeputna ; deux fortes attaques ont échoué ; au troisième assaut, un détachement russe a réussi à pénétrer dans un point d'appui.

Groupe d'armées von Mackensen. — Près du Danube, de forts détachements de reconnaissance ennemis se sont portés en avant ; ils ont été repoussés par les éléments avancés ottomans.

Les nouvelles autrichiennes

ZÜRICH, 31 janvier. — Le communiqué autrichien s'exprime ainsi :

THEATRE ORIENTAL DE LA GUERRE. — Groupe d'armées de Mackensen. — Les troupes ottomanes ont repoussé, près de l'embouchure du Sereth, un fort détachement de reconnaissance russe.

Front archiduc Joseph. — Dans le secteur de Mostecanisci, les Russes ont recommencé leurs attaques. Deux de leurs assauts ont été repoussés. Au troisième, nous avons perdu un point d'appui au sud de la route de Valeputna.

Front Léopold de Bavière. — Au sud du Pripet, aucun événement particulier à signaler.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 31 janvier. — Sur le front du Trentin et en Carnie, actions intermittentes d'artillerie à la tête du val Canonica, dans la zone montagneuse à l'ouest du lac de Garde et sur le Haut-Bul, entre Pal-Piccolo et Zellenkofel.

Sur le front de Givlie, l'artillerie ennemie a été, dans la journée d'hier, plus active sur le Carso. La nôtre a répondu énergiquement, gênant les mouvements de l'ennemi à l'arrière.

Une température très rigoureuse sévit sur tout le théâtre des opérations. Elle a atteint 28° au-dessous de zéro sur les points les plus élevés.

UN AVEU

Les Allemands sont vraiment des « Boches »

CETTE PHRASE EST D'UN ECCLÉSIASTIQUE
BAVAROIS...

Le Berchtesgaden publie une lettre d'un ecclésiastique bavarois, dont voici un passage éloquent :

Vous me demandez : « Pourquoi la guerre ? » D'abord à cause de la malignité de nos ennemis. Mais ne soyons pas Pharisiens, ne nous contentons pas de dénoncer les fautes d'autrui. Un trop grand nombre d'entre nous étaient Allemands de nom, mais pas de cœur.

A l'ombre du pavillon allemand, ils essayaient de piller le monde avec cette même cupidité qu'ils apportent aujourd'hui à piller leurs compatriotes. Et comme l'esprit de Mammon va toujours de pair avec l'amour des plaisirs Berlin et sa vie nocturne ont transformé les Allemands en véritables « Boches ».

La vie de nombreux soldats justifie les calomnies de nos adversaires, lesquels prétendent que l'Allemand est un homme sans mœurs et que combattre contre lui c'est défendre la cause de la culture.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE

31 janvier.

Nous avons fait vingt-cinq prisonniers, dont un officier, sur notre nouveau front au sud du Transloy.

L'ennemi a tenté, au début de la matinée, de surprendre quelques-uns de nos postes avancés vers Beaucourt et à l'ouest de Serre. Il a été partout repoussé, laissant entre nos mains un certain nombre de prisonniers.

Assez grande activité de l'artillerie allemande au cours de la journée vers Morval. Nous avons exécuté avec succès beaucoup de tirs de contre-batterie et bombardé, avec d'excellents résultats, les positions des travaux ennemis au nord-est de Neuville-Saint-Vaast et au sud-est d'Ypres.

ROCHETTE PASSE DEMAIN, A RENNES, DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE

C'est demain que se dérouleront, devant le conseil de guerre de la 10^e région, siégeant à Rennes, les débats de l'affaire Rochette.

A la veille du procès du fameux escroc, il convient de rappeler brièvement dans quelles circonstances il fut procédé à son arrestation.

Le 17 octobre dernier, Rochette fut arrêté à Granville, au moment où il allait se rendre auprès de sa femme et de ses enfants qui se trouvaient à une station balnéaire distante de 7 kilomètres.

Lors du décret de mobilisation générale Henri Rochette était revenu à Paris, dans la nuit du 4 au 5 août 1914, venant d'Italie. Cherchant à se procurer une fausse identité, afin, dit-il, de pouvoir servir son pays sans avoir la crainte d'être mis en état d'arrestation en exécution de l'arrêt de la Cour d'appel de Rouen le condamnant à trois ans de prison, Rochette fut mis en relation avec M. Gustave Hervé. Celui-ci donna satisfaction à l'ancien financier en lui remettant le livret militaire d'un de ses rédacteurs, M. Georges Bienaimé, réformé n° 2 de la classe 1914. Ayant ainsi fait peau neuve, Henri Rochette contracta sous son nom d'emprunt, le 25 août 1914, un engagement devant la 6^e commission spéciale de réforme de la Seine. Il fut successivement affecté, comme motocycliste, au 19^e escadron du train des équipages ; au 9^e territorial d'infanterie, puis au groupement automobile n° 2-M.

D'abord éeroué à Rouen, Henri Rochette fut réaffecté par le Parquet militaire et transféré à Rennes.

L'escroc Rochette figurait sur les contrôles de l'armée comme brigadier au 32^e d'artillerie. Le 23 octobre 1913, n'ayant pas accompli sa période d'instruction de neuf jours à Fontainebleau, il était, le 24 novembre suivant, déclaré insoumis.

Quand survint la guerre, Rochette ne se conforma pas aux dispositions de la loi d'amnistie du 5 août 1914. D'où la double inculpation relevée contre lui d'insoumission en temps de paix et en temps de guerre.

A l'instruction, Rochette a reconnu la matérialité des faits qui lui sont reprochés, mais il a argué pour sa défense qu'il n'avait eu qu'une pensée : servir la France. Il semble, d'ailleurs, que la seule préoccupation de Rochette soit de se soustraire à l'arrêt de la Cour de Rouen. Aussi se propose-t-il, dit-on, de demander aux juges militaires le maximum de la peine, soit cinq ans, pour obtenir la confusion avec celle prononcée par la Cour de Rouen, avec l'espoir de pouvoir aller se réhabiliter au front.

Rochette sera défendu par M^r Brenugat, du barreau de Rennes.

L'ESCLAVAGE BELGE

LES DÉPORTÉS SE RÉVOLTENT contre leurs bourreaux

LE HAVRE, 31 janvier. — Des incidents se sont produits dans la Campine anversoise au cours de la première quinzaine de janvier, à propos d'enlèvements odieux de jeunes gens par les autorités allemandes. Dans diverses communes, les Allemands prétendirent enlever non seulement les chômeurs, mais aussi les hommes ayant un ouvrage régulier assuré, tels que les agriculteurs, les sabotiers, et aussi les propriétaires. Ils les convoquèrent donc tous sur les places publiques. C'est alors que, voyant avec quel arbitraire les Allemands procédaient, les jeunes gens, malgré les soldats, cavaliers et fantassins, qui les gardaient, s'enfuirent en grand nombre et parvinrent à gagner les bois et les landes de bruyères désertes, assez nombreux en ce pays. Depuis lors, ils tiennent la campagne, se soutenant par des moyens de fortune.

Les Allemands organisèrent des battues, mais presque sans succès. Alors, irrités, ils prirent des mesures draconiennes, firent prisonniers dans chaque commune le bourgmestre, les conseillers communaux, les notaires, les notables divers. Cela se produisit notamment à Sandhoven, Leyden, Kessel, Berlaer, Pulle, Halle, Heyst, Bouchout. Les prisonniers, internés à Malines, restèrent la nuit entière, n'ayant qu'une chaise pour se reposer, bien que plusieurs d'entre eux fussent des vieillards de plus de 70 ans. L'administration communale de Malines, informée, envoya des objets de couchage et une nourriture convenable.

Les Allemands prétendirent incarcérer les otages comme prisonniers, sous le prétexte qu'ils étaient de connivence avec les fuyards, mais ils durent reconnaître qu'ils n'avaient aucune preuve à l'appui de cette accusation. Les Allemands avaient d'ailleurs arrêté des notables étrangers à l'administration communale, mais alors l'autorité allemande déclara qu'elle gardait tout ce monde comme otages pour contraindre les fuyards à se constituer prisonniers.

Cette mesure de rigueur, absolument illégale au regard du droit positif comme du droit des gens, n'a eu aucun effet. Les fuyards ne sont pas revenus et les recherches faites par les Allemands restent toujours vaines.

Aggravant encore leurs premières mesures, les Allemands ont envoyé à Berlaer des troupes et les ont cantonnées chez les notables les plus riches de l'endroit, à titre de punition. C'est le renouvellement d'une des pratiques les plus draconiennes des anciens temps : le système des garnisaires.

En outre, dans toute la région, ils ont interdit aux habitants de quitter leur maison après 3 heures de l'après-midi. Naturellement, il résulte de là une entrave considérable pour les travaux des champs et pour toute la vie économique.

Malgré cet acharnement dans l'arbitraire, les fuyards persistent à ne pas revenir, préférant tenir les bois, même par cette saison extrêmement rigoureuse, que d'aller travailler pour le compte de l'ennemi.

La conférence des Alliés à Petrograd

PETROGRAD, 31 janvier. — La conférence des Alliés sera présidée par M. Pokrovski, ministre des Affaires étrangères. Prendront part à la conférence, outre les ministres de la Guerre, de la Marine et les autres autorités militaires, du côté de la Russie : M. Bark, ministre des Finances ; Voïvoski-Krieger, ministre des Voies et Communications ; Sazonof, ambassadeur à Londres ; Neratof, adjoint au ministre des Affaires étrangères. Le secrétaire général de la conférence a été nommé : c'est M. Chatelain, adjoint au ministre de France.

Outre les délégués alliés signalés précédemment, les ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Italie participeront aux travaux de la conférence, qui seront divisés en trois sections : politique, militaire et économique.

L'ambassadeur de France a reçu, hier, à déjeuner, MM. Doumergue et de Castelnau. Ce soir, ceux-ci ont dîné chez le ministre des Affaires étrangères.

LE FROID

La gelée fait s'effondrer la halle aux grains de Montbrison

MONTBRISON, 31 janvier. — La nuit dernière, à trois heures, un bruit formidable a réveillé tout le quartier de la Halle aux grains, à Montbrison. Celle-ci s'est effondrée par suite de la grande gelée. Il faisait 17 degrés au-dessous de zéro.

Les dégâts sont importants.

Ayuntamiento de Madrid

LE DESTROYER ALLEMAND "V-69" QUI S'EST RÉFUGÉ A YMUIDEN A ÉTÉ PRESQUE ENTIÈREMENT DÉTRUIT



Dans la nuit du 23 au 24 janvier, au cours de deux engagements entre navires patrouilleurs anglais et allemands, dans la mer du Nord, nos alliés coulèrent un contre-torpilleur allemand et dispersèrent les autres, les atteignant sévèrement. Par contre les Anglais durent couler eux-mêmes l'un de leurs contre-torpilleurs gravement atteint. Le destroyer allemand « V-69 » put se réfugier à Ymuiden, en Hollande. Il est presque détruit : 1° Des hommes du « V-69 » transportant le cadavre

d'un de leurs camarades ; 2° Le destroyer dans le port d'Ymuiden ; 3° Un blessé est embarqué dans le train à la gare d'Ymuiden ; 4° Un autre aspect du destroyer que les Allemands ont déclaré être seulement « légèrement atteint » ; 5° Une cheminée du navire ; 6° La passerelle où le commandant Boehm eut les deux jambes coupées par un obus, tandis que deux lieutenants étaient tués près de lui ; 7° Le drapeau du bord qui recouvrait plusieurs cadavres ; 8° Un aspect du pont.

TRIBUNAUX

L'affaire Legout

Les débats de la troisième audience de l'affaire Legout se sont poursuivis, hier, devant la dixième chambre correctionnelle présidée par le conseiller Simon-Auteroche.

M. Gautier-Rougouille, commis d'office pour la défense de Mme Legout, s'est attaché à démontrer l'innocence de l'accusation.

Le substitut Roux a prononcé ensuite un sévère réquisitoire. Après avoir démontré qu'il n'y avait eu ni complicité ni aide, il a conclu en demandant au tribunal une condamnation contre Mme Legout, coupable envers son pays d'adoption, condamnation qui permettrait à l'administration de l'éloigner de Paris, où, dit-il, elle n'est pas à sa place.

En outre, le substitut demandait au tribunal d'accorder le franc de dommages-intérêts à l'ingénieur Drouillard, partie civile au procès.

Mardi prochain pour le prononcé du jugement.

Refus à un ordre de réquisition

Un cultivateur d'Evry-Petit-Bourg, près de Corbeil, M. Herbiol, a été condamné, hier, par le deuxième conseil de guerre, à 500 francs d'amende, sous l'inculpation de refus à un ordre de réquisition signifié par la commission de ravitaillement. Prétextant qu'il manquait de personnel, M. Herbiol n'avait pas voulu effectuer aux armées, le 25 juillet, dernier, la livraison de 492 quintaux de foin ou 9.800 boîtes.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

L'affaire du « Comptoir des Valeurs industrielles »

M. Pradet-Ballade, juge d'instruction, entendra à nouveau, demain vendredi, le banquier Simon, dit « de Flères ».

Par contre, hier, le magistrat instructeur a reçu la visite de M. Auguste de Broglie, fils du prince de Broglie-Revel. Accompagné de M. Le Barazer, celui-ci venait se mettre à l'entière disposition du magistrat instructeur en vue de toutes les mesures à prendre afin d'obtenir la mise en liberté de son père.

Ajoutons que le prince de Broglie-Revel subira son premier interrogatoire mercredi prochain, en présence de M. Lagasse, son avocat.

LA VAGUE DE FROID

UNE HAUSSE LÉGÈRE DU THERMOMÈTRE

Dans la journée d'hier, l'offensive du froid a diminué d'intensité. La température s'est adoucie de 3 degrés.

C'est un beau succès ! Mais ne nous livrons pas à un optimisme exagéré et attendons-nous selon les prévisions du Bureau central météorologique, à ce que la vague de froid persiste quelques jours encore sur la base moyenne de 7 degrés au-dessous de zéro.

Il a neigé faiblement dans l'après-midi ; des chutes abondantes semblent encore improbables.

Ces chutes ne pourraient être provoquées que par un changement de vent de l'Est au Nord et au Nord-Ouest.

La Seine charrie toujours des glaçons, qui, par leurs dimensions et leur nombre croissant, finissent par devenir une entrave à la navigation.

Les dépêches de nos correspondants nous signalent un froid intense, aussi bien dans la région Nord et Ouest que dans le Midi.

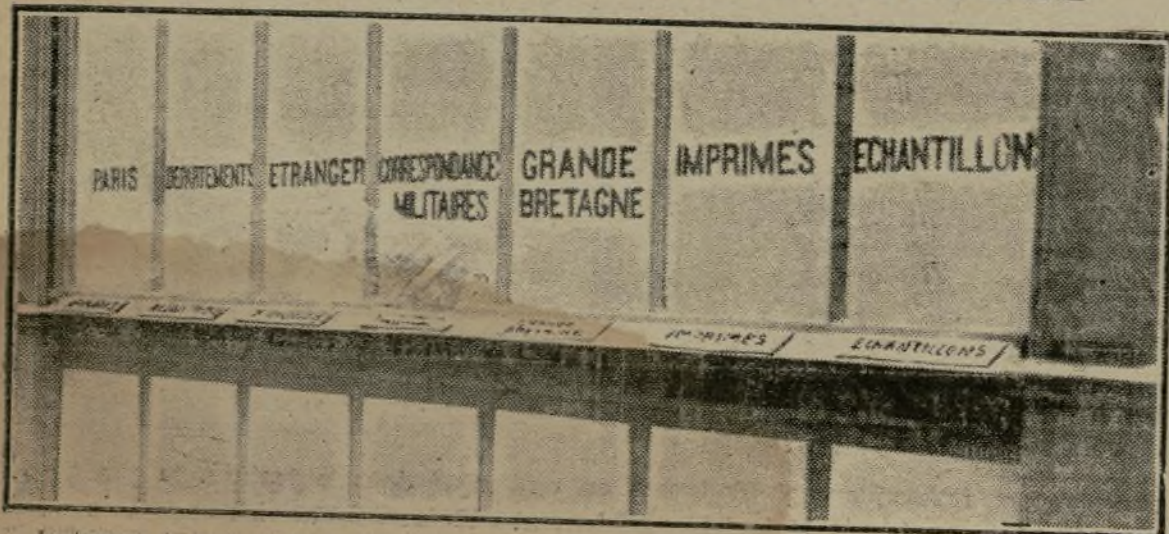
La neige est tombée dans la Creuse en telle abondance que la circulation est complètement interrompue.

Dans la région de l'ouest, le vent est glacé. Le thermomètre, hier matin, marquait 6 degrés au-dessous de zéro. A dix heures et demie, la neige a fait son apparition.

A Montauban, la neige est tombée en assez grande quantité.

A Lons-le-Saunier, le froid persiste avec intensité. La neige tombe en abondance. Plusieurs aigles ont survolé, cette semaine, Morez et sa région.

UNE BOITE AUX LETTRES MODÈLE



Le bureau de poste de la rue Saint-Roch expose, en sa devanture, une boîte aux lettres type. Tout est prévu. Et on imagine combien cette division doit faciliter et accélérer le travail des employés. La particularité la plus curieuse consiste dans l'établissement d'une boîte spéciale pour la Grande-Bretagne. Elle témoigne de l'accroissement des relations de tout ordre entre nos deux pays.

EXCELSIOR

QUESTIONS PARISIENNES

Il y a des charbonniers qui abusent

La question du « charbon » a été discutée hier, à l'Hôtel de Ville, par le bureau du conseil municipal, réuni dans le cabinet et sous la présidence de M. Mithouard.

M. Froment-Meurice, vice-président du conseil, a été chargé de poser une question au préfet de la Seine, à la rentrée du conseil, sur la répartition défectueuse faite aux grands marchands de charbon par le groupement charbonnier ; sur les agissements de certains marchands qui réservent leurs livraisons à des intermédiaires de toute espèce, les refusant au public.

M. Delavenne, secrétaire, a fait adopter une proposition ayant pour objet de faire parvenir aux conseillers municipaux de chaque quartier la liste des charbonniers qui ont demandé du charbon à la caserne Napoléon. Il a fait décider que tout charbonnier ayant acheté du « charbon municipal » soit tenu de fournir la liste des clients servis et d'indiquer les quantités et les prix demandés.

Ce « contrôle » mettra un terme aux abus de certains charbonniers peu scrupuleux.

Il convient de féliciter M. Delavenne d'en avoir pris l'initiative. — M. E.

Nouvelles parlementaires

M. Ribot à la commission du budget

La commission du budget a entendu hier le ministre des Finances sur la question des loyers.

M. Ribot a fait des réserves sur les conclusions de la commission de la législation civile, sur la partie financière, et a accepté de formuler des contre-propositions sur lesquelles l'accord nécessaire pourrait s'établir entre le gouvernement et les commissions compétentes.

L'utilisation des prisonniers de droit commun pour les travaux de défense

La commission de l'armée vient d'être saisie, par M. Frédéric Brunet, de la proposition de résolution suivante :

« La Chambre invite le gouvernement à utiliser les prisonniers de droit commun en état de rendre des services à la défense nationale, en les formant en compagnies de travailleurs, qui seront exclusivement employés à des travaux de défense en première ligne. »

M. Frédéric Brunet précise bien qu'il ne s'agit pas de mêler à nos combattants des hommes ayant encouru des condamnations infamantes, mais simplement de former des équipes munies d'un uniforme spécial placées sous la surveillance du service armé, employées uniquement à des travaux dangereux.

Pour ces hommes placés hors des conditions sociales, écrit-il, c'est une occasion, pour les plus dignes, de se relever ; ils pourraient, s'ils se sont distingués, obtenir une réduction de peine, et même obtenir leur réhabilitation.

Les contrats de travail dans les usines de guerre

La commission du travail de la Chambre a entendu, hier, M. Albert Thomas, ministre de l'Armement et des Munitions, sur les circonstances dans lesquelles son département est intervenu pour régler les conditions d'établissement des salaires des différentes catégories professionnelles dans les usines de guerre, ainsi que sur les dispositions du décret du 18 janvier 1917, qui institue l'arbitrage obligatoire et la réquisition en vue d'assurer la continuité des fabrications de guerre.

Le ministre a répondu à un certain nombre de questions, notamment en ce qui touche le droit de réquisition du matériel et du personnel occupé, et en ce qui concerne la révision des bordereaux de salaires.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui jeudi, Saint Ignace.
— A 2 heures : Vente de charité au profit de l'hôpital Saint-Joseph (84, rue de Grenelle).
— A 3 heures : Séance à la Chambre des députés.

BIENFAISANCE

Dans sa dernière séance, le comité du Syndicat de la Presse parisienne a décidé d'appeler l'attention de ses adhérents sur l'œuvre créée par Mme Lahovary, femme du ministre de Roumanie en France, sous le patronage de S. M. la reine de Roumanie, dans le but de venir en aide aux soldats et aux populations roumaines victimes de la guerre.

Le comité de l'œuvre a son siège à Paris, 114, avenue des Champs-Élysées, où seront reçus tous les dons en espèces et en nature.

Une souscription va être ouverte, et les noms des souscripteurs seront publiés par le journal le Figaro.

NAISSANCES

— La comtesse Jean de Rastilly, née Benoist-Geoffroy, femme du lieutenant de cuirassiers, a mis au monde une fille : Stéphanette.

DEUILS

Morts pour la France :

Pierre Violet, adjudant pilote, tué dans un combat aérien. — Jean Barlatier, sergent aux chasseurs à pied, codirecteur du Sémaphore. — Louis Deriard, canonnier conducteur au 81^e d'artillerie lourde.

Nous apprenons la mort :

De M. Pérusse, ancien député du Gers, décédé à quatre-vingt-six ans ;
De M. Letellier, maire de Tours, décédé à soixante-cinq ans ;
De la baronne de Fontenay, née Macquart ;
De Mme Guérandel, femme du colonel du génie, prisonnier de guerre, décédée à Clarend (Suisse) ;
De M. Charles Morel, fondateur du journal français l'Etoile du Sud, décédé à Rio-de-Janeiro ;
De Mme Dabout, veuve de M. Dabout, ancien notaire, décédée à Orléans, âgée de quatre-vingt-neuf ans ;
De Mme de Portolan de Rossis, décédée à Béziers à soixante et onze ans ;
De Mme Fromentin, mère de notre confrère M. Charles Fromentin.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LA CURIOSITÉ

A L'HOTEL DROUOT

VENTE D'AUJOURD'HUI. — Succès de M. BRUCK
Salle 1. — Beaux dessins de l'Ecole française XVIII^e siècle, aquarelles, gouaches, pastels des Ecoles anglaise et française XVIII^e et XIX^e siècles ; tableaux anc. des Ecoles françaises et étrangères ayant composé sa collection particulière. — M. André Desvignes, comm.-pris. ; M. Blée, expert.

LES ŒUVRES DE GUILLAUMIN

En raison du succès que viennent d'obtenir les œuvres de Guillaumin, à la galerie Haussmann, 29, rue La Boétie, cette exposition restera ouverte jusqu'à fin février, permettant ainsi à ceux qui n'en ont pas encore eu le loisir d'aller admirer les belles toiles, aux tonalités chaudes, pleines de soleil et de lumière, de ce maître.

Un accident de chemin de fer peu banal

Un train en télescope un autre. Un troisième survient, qui les prend en écharpe. Personne n'est blessé.

Troyes, 31 janvier. — Un double tamponnement s'est produit, ce matin, en gare de Troyes-Preize. Un train qui devait se placer sur une voie de garage a, par suite d'une fausse manœuvre, télescopé un convoi de marchandises, réduisant en miettes plusieurs wagons. Quatre chevaux furent tués.

Au même instant, survint un autre train qui prit en écharpe les deux trains culbutés. Par un hasard extraordinaire, il n'y eut aucun accident de personne.

Blessés,
Anémiés



retrouvent

SANTÉ, VIGUEUR, FORCES
par l'emploi du

VIN de VIAL

au Quina, Viande

et Lacto-Phosphate de Chaux

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Profitards

VIII

La famille Culot

Chez les Montbard.
Mme Montbard, en robe « très habillée », lit,
assise au coin du feu.

M. MONTBARD (il entre bruyamment). — Ah ! Heureusement, tu es encore seule !...

M^{me} MONTBARD (elle a sauté en l'air). — T'as épouvanté !... Qu'est-ce qui est arrivé ?...

M. MONTBARD. — L'affaire est faite !... Je craignais qu'il n'y eût déjà des visites... je n'aurais pas pu te le dire avant le dîner...

M^{me} MONTBARD. — ?...
M. MONTBARD. — Nous ne sommes pas mécontents... Nous rachetons les comprimés à trois cent cinquante mille...

M^{me} MONTBARD (amère). — Et ils vous en ont coûté six cent cinquante mille...

M. MONTBARD. — Tu ne comptes pas que nous les avions revendus déjà à l'homme de Wollüsting deux cent mille...

M^{me} MONTBARD. — Je compte surtout que vous ajoutez encore cent cinquante mille francs aux quatre cent cinquante mille déjà perdus. (M. Montbard hausse les épaules.) Et je trouve ça cher pour du mouton... qui n'en est même pas...

M. MONTBARD (sourire de pitié). — Là n'est pas la question. Il importe peu que les comprimés soient ou ne soient pas du mouton, du moment où nous les vendons, comme s'ils en étaient, au gouvernement qui nous les paye onze cent mille...

M^{me} MONTBARD (incrédule). — C'est réglé cette affaire-là ?...

M. MONTBARD. — Ça va l'être... C'est Desmarets de Saint-Gond qui termine les négociations au ministère...

M^{me} MONTBARD. — Alors, il n'y a encore rien de fait...

M. MONTBARD. — Ma bonne amie, comme le *Raisonnement* est aux abois, en présence de cette prolongation de la guerre, il est trop heureux d'accepter toutes les nourritures qu'on lui offre pour le soldat. Oh ! je t'en prie, ne prends pas cet air entendu...

M^{me} MONTBARD. — Est-ce que notre Edgar la connaît ?...

M. MONTBARD. — Qui ça ?...

M^{me} MONTBARD. — Cette nouvelle... (ironique) spéculation ?...

M. MONTBARD. — Je m'en f... un peu qu'il la connaisse ou pas...

M^{me} MONTBARD. — Tu as vraiment une façon de parler de notre fils !... (douloureusement). Qu'est-ce qu'il t'a fait ?...

M. MONTBARD. — Il m'a fait qu'il se déshonore... et nous aussi, par ricochet... Si tu crois qu'il est flatteur... et utile d'être le père d'un embusqué ?...

M^{me} MONTBARD. — Mais tu oublies que c'est toi-même qui, au début...

M. MONTBARD. — Au début, c'est possible... mais à présent... en présence de la prolongation de la guerre et de l'effort général et magnifique...

M^{me} MONTBARD (énervée). — Laisse-moi donc tranquille avec ton effort général et magnifique... Mais nous ne sommes entourés que de plus ou moins embusqués...

M. MONTBARD. — Par exemple ?...

M^{me} MONTBARD. — Par exemple, la famille Culot, sans aller plus loin... Il y a deux fils et un gendre, dans cette maison-là ?... L'aîné est soi-disant un redresseur de torts, un justicier, un...

M. MONTBARD. — On peut être tout ce que tu dis, sans être pour cela un foudre de guerre... D'ailleurs, il a près de cinquante ans, Victor Culot... il n'est pas mobilisé...

M^{me} MONTBARD. — Possible, mais quand on affiche un tempérament pareil, on s'engage... Et Emile... Il n'a pas cinquante ans, Emile Culot... il n'en a pas trente-cinq... Qu'est-ce qu'il fiche aussi, celui-là... Il se terre ?...

M. MONTBARD. — Mais non... je l'ai vu en uniforme... il est, je crois, brancardier...

M^{me} MONTBARD. — Oui. à Carpentras... ou à Biarritz... Et le gendre ?...

M. MONTBARD. — Il est malade, paraît-il...

M^{me} MONTBARD. — Malade !... un grain d'orge à l'œil... ou un cor au pied...

M. MONTBARD. — D'ailleurs, ils n'ont pas non

plus une bonne presse, les Culot... (On entend le timbre.) Voilà une visite... (Autre coup de timbre.) et même plusieurs !...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND (très emmitoufflée de fourrures splendides). — Quel froid, ma chère... C'est à mourir !... Vous permettez que je garde ma fourrure, bien qu'il fasse très bon chez vous...

M^{me} MONTBARD. — Au contraire... je suis contente de le voir, votre renard bleu... (avec envie) j'en avais déjà entendu parler...

M. MONTBARD. — Est-ce que Saint-Gond était rentré quand vous êtes sortie ?...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Non...

M. DES RAMIERS (qui arrive). — Je le quitte à l'instant, Saint-Gond... il sortait du Sous-Secrétariat des Conserves et Boissons...

M. MONTBARD. — Ah !... (Intéressé.) Il ne vous a rien dit ?...

M. DES RAMIERS. — Si... il m'a dit qu'il était obligé d'y retourner demain... (Nez de M. Montbard. Sa femme le regarde.)

M^{me} CULOT (entre 60 et 70 ans. Bien conservée. Manque de simplicité). — Quel abominable vent que ce vent d'est !... Et quand on pense que c'est le troisième hiver de cette horrible guerre, on juge bien coupables ceux qui la continuent contre vent et marée...

M. DES RAMIERS. — C'est le cas de le dire !... (Il rit.)

M^{me} DE RAYCHE (qui entre). — Qu'est-ce qui vous rend si gai ?... (A M^{me} Montbard.) Bonjour... je ne vous demande pas des nouvelles de votre fils Edgar... je viens de le rencontrer... Il sortait du ministère avec M. d'Icoglan (il le voit) Ah ! quand on parle du loup...

LE BARON D'ICOGLAN. — Vous parliez de moi ?...

M. DES RAMIERS (à Folligny qui arrive). — Ah ! ça, mais vous vous suivez tous comme de moutons qui ont avalé une ficelle...

M^{me} MONTBARD. — Cinq heures et demie, c'est toujours l'heure du flot... (Elle sonne pour la thé.)

M^{me} CULOT (qui suit son idée, à M. Montbard sec lequel elle cause sur un tête-à-tête). — Il fallait faire la paix après la Marne... C'était la seule chose intelligente et pratique...

FOLLIGNY (narguait). — Et glorieuse...

M^{me} CULOT. — Oh ! la gloire !... Ça m'est égal !... Que voulez-vous, je ne suis pas une ére cornélienne, moi !...

FOLLIGNY. — Mais, je le pense bien, madame, pourquoi seriez-vous cette mère-là... Vos fils ne courent aucun danger que je sache... votre genre non plus... Alors, ce serait vraiment du bien perdu... Il faut laisser ça aux mères qui en ont besoin...

M^{me} CULOT. — Vous voulez être ironique, mais cela ne me touche pas... Les grandes phrases sur la patrie, le pays, les frontières, sont impuissantes à m'emballer... (Folligny s'éloigne.) Je ne suis pas un don Quichotte comme le roi des Belges, moi !...

M. FOLLIGNY (entre ses dents, à M. des Ramiers). — Elle nous dit tout ce qu'elle n'est pas... Moi, je lui dirais bien ce qu'elle est... et sans douleur encore !...

LE BARON D'ICOGLAN (l'air très important, à M^{me} de Rayche, qui le questionne). — Naturellement, nous avons, au ministère, d'autres nouvelles que celles qu'autorisent les communiqués... mais nous nous ferions scrupule de trahir les importants secrets qui nous sont confiés...

M^{me} DE RAYCHE. — Quels secrets ?... Les conditions de la paix ?...

LE BARON D'ICOGLAN (l'air belliqueux). — Mais non, madame... le ministère de la Guerre ne s'occupe pas de la paix... J'entends que les renseignements qui nous viennent de la ligne de feu doivent être tenus secrets...

FOLLIGNY. — D'autant plus qu'on parle toujours mal de ce qu'on n'a jamais vu...

LE BARON D'ICOGLAN. — Mais, permettez...

FOLLIGNY. — Quoi ?... vous avez vu le feu... ailleurs que dans une cheminée ?... Allons donc, vous badinez...

LE BARON D'ICOGLAN. — !... !...

M. DES RAMIERS (à Folligny). — Méfiez-vous d'Icoglan.

FOLLIGNY. — A quel point de vue ?...

M. DES RAMIERS. — A tous les points de vue... ses camarades du ministère prétendent que ce n'est pas seulement un embusqué, mais aussi une casserole...

FOLLIGNY. — C'est peut-être une casserole... seulement elle ne va pas au feu... GYP.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

La Comédie donnait, hier, le *Marquis de Priola*. La pièce de M. Henri Lavedan, affichée entre deux représentations de *Don Juan*, appelle tout naturellement la comparaison entre les deux personnages. Comme ils apparaissent différents !... Combien Priola, le *Don Juan* moderne, est inférieur à son aîné !

Don Juan ne se vante pas ; il expose ses idées sans forfanterie ; il prend plaisir à conquérir les cœurs, comme d'autres se passionnent pour la conquête de territoires, mais il apporte une infinie bonne grâce dans ses manœuvres amoureuses, même lorsqu'il ne s'agit que de simples paysannes. Plus libre penseur qu'impie, il proclame son « amour de l'humanité ». Et ne dites pas qu'il est hypocrite : sa façon de stigmatiser l'hypocrisie suffit à démontrer son dégoût pour ce vice, dont il s'amuse un instant ; s'il était réellement hypocrite, il ne l'avouerait pas. Enfin, chevaleresque avec le frère d'Elvire, il témoignera, devant la statue du Commandeur, d'un ferme courage, sans forfanterie.

Priola est un pédant de la séduction ; il cherche à faire le mal par plaisir ; il trouve de la joie à amonceler des ruines ; il décèle une méchanceté téroce dans l'humiliation qu'il inflige à Mme de Valleroy ; enfin, est un dégénéré, sujet à de violentes crises.

Pour résumer mon sentiment en quelques mots : *Don Juan* est un être séduisant ; Priola, un séducteur.

Si Le Bargy a su créer le type accompli du Priola de M. Lavedan, Raphaël Duflos sera, pour nos générations, la parfaite personnification du *Don Juan* de Molière.

Emile MAS.

Les dernières. — Dernière représentation italienne au théâtre Antoine.

Châtelet. — A 2 heures, *Dirk, roi des chiens policiers*.

Apollo. — Les *Maris de Ginette*, cette délicieuse opérette qui atteindra dimanche sa centième représentation, ne seront plus joués que huit fois. Aujourd'hui, irrévocablement, dernière matinée du jour avec Galipaux et Mariette Sully dans leur danse la *Golpette*. Pour passer la semaine prochaine, *Mam'zelle Vendémiaire*.

Capucines. — Parmi les scènes si amusantes de *Crème-Menthe*, celle du Gendarme et du Chauffeur, interprétées par M. Berthez, obtiennent un succès tout particulier, et principalement le beau poème de *Rebut des poilus*, qui avec un art exquis, est accueilli chaque soir par les véritables acclamations. A ses côtés, Mlles Jane Danjou, Mérimée, Reine Derus, Rysor, Pierrette Maill, Berny et Uldaya ; MM. Arnaudy, G. Battaille, Des Mazes, etc., ont également leur large part de succès et de bravos.

Cet après-midi

Comédie-Française. — 1 h. 30, *L'Ecole des Femmes*, la *Création de l'Ecole des Femmes*, l'Anatole tel qu'on le parle.

Opéra-Comique. — 1 h. 30, *Les Quatre Journées*, *Paillasse*, *Odéon*. — 1 h. 30, *Les Menechmes ou les Fumeux*, *Les Trois Sultanes*.

Trianon-Lyrique. — 2 h. 15, *Les Saltimbanques*.

Antoine. — 2 h., *Le Crime de Sylvestre Bonnard*.

Même spectacle que le soir : *Athènes*, *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15 ; *Châtelet*, Th. Edouard-VII 2 h. ; *Gaité*, 2 h. ; *Gymnase*, *Nouvel-Ambigu*, Th. Michel, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, Sarah-Bernhardt, Apollo, 2 h. ; *Capucines*, Réjane, 1 h. 45 ; *Renaissance*, *Scala*, *Variétés*, *Ba-Ta-Clan*, 2 h. 30.

Ce soir

Opéra. — 7 h. 30, *le Cid*.

Comédie-Française. — 8 h. 15, *Primerose*.

Opéra-Comique. — 7 h. 30, *Les Quatre Journées*, *Paillasse*.

Odéon. — 8 h., *Pamela Giraud*.

Trianon-Lyrique. — 8 h., *la Traviata*.

Antoine. — 8 h. 30, *la Fille de Jorio*.

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, *Jeune de la Fontaine*.

Châtelet. — 8 h., *Dirk, roi des chiens policiers*.

Gaité. — 7 h. 45, *Crainquebille*, *Servir*.

Grand-Guignol. — 8 h. 30, *la Maison des Ténèbres*.

Th. Edouard-VII. — 8 h. 45, *Son petit frère*.

Gymnase. — 8 h. 15, *la Veuve d'armes*.

Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.

Th. Michel. — 8 h. 45, *L'Accord parfait*, *le Jeune par la fenêtre*.

Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Cluny. — 8 h. 15, *Une nuit de noces*.

Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.

Apollo. — 8 h., *les Maris de Ginette*.

Athènes. — 8 h. 30, *Chichi*.

Capucines (tél. Gut. 56-40). — 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*.

All. revue : *la Clef* ; *Aux chandelles*.

Réjane. — 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.

Renaissance. — 8 h., *la Guerre et l'Amour*.

Sarah-Bernhardt. — 8 h., *l'Alphonse (sauf lundi et vendredi)*.

Scala. — 8 h., *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Repouard).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *l'Anticafardiste*, revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — 2 h. 20 et 8 h. 15, *Judeu* (2^e épisode). Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain vendredi 2 février, à 2 h. 1/2 : la Renaissance par la terre, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

LA BÉNÉDICTINE

avisé que ses bouteilles en bon état et exemptes de mauvais goût sont reprises à Paris par les principaux négociants et épiciers et à l'Agence BÉNÉDICTINE, 76, Bd Haussmann, au prix de : bouteille, 0.20 ; demi, 0.15.

Les pages de Madame

LE MASSAGE

Si Racine revenait au monde, je pense que son premier travail serait de « refondre » le portrait de cette pauvre vieille reine Jézabel dont nous avons tous, dans notre enfance, appris le triste rôle et déploré la vilaine figure.

Même elle avait encore cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Car je suppose qu'il n'aurait qu'à faire un tour (c'est de Racine que je parle) à travers nos salles de spectacle, nos salons, nos tea-rooms pour constater qu'à notre époque « l'outrage des ans » se répare très bien ; si bien, qu'au moins en ces endroits-là, il n'y a plus de vieilles dames.

Et c'est un fait que les femmes n'acceptent guère de vieillir ; mais son explication est bien simple. A-t-on jamais vu la mode, non pas même se plier, mais s'intéresser seulement aux exigences de la vieillesse ? En coquetterie le mot « âgée » n'existe pas, et les créateurs de nos élégances semblent n'avoir jamais vu que de jeunes corps et de jeunes visages. Il est donc tout naturel que la femme soucieuse d'harmoniser sa physionomie et sa tenue s'ingénie à rester jeune.

Elle sans prétendre que le massage soit une eau de jouvence, je crois qu'on n'a rien trouvé de mieux jusqu'ici pour soutenir des muscles défilants et entretenir une jeunesse artificielle. Le massage active la circulation du sang. Et c'est parce que les rides et autres « outrages du temps » coïncident avec le ralentissement inévitable de cette circulation que l'on peut arriver à les atténuer par le massage.

Suivant la manière dont on le pratique, le massage peut faire maigrir, peut faire engraisser — et peut rajeunir. C'est de la méthode rajeunissante que je vais vous entretenir aujourd'hui, car il est bien des cas où l'on n'a pas toujours sa masseuse sous la main : en voyage, en visite chez des amis ou tout simplement dans les circonstances imprévues où l'on a plus particulièrement besoin d'être « en beauté ».

Voici comment on procède pour se masser soi-même le visage, après avoir eu soin de se purifier et de se réchauffer les mains dans de l'eau bouillie et encore chaude.

On s'assoit devant une glace, et en pleine lumière, afin que le moindre pli ne puisse échapper à l'attention. Puis, les doigts enduits d'un bon cold-cream, on masse lentement chaque ride en traçant continuellement des cercles, sauf pour le front et le menton qui se traitent d'une façon spéciale que je vous indiquerai.

Les parties voisines des yeux doivent être frottées doucement, en rond, pendant quatre ou cinq minutes au plus. Il faut se servir de l'index et du médium, en commençant par le coin de l'œil, puis descendre vers la partie supérieure des pommettes, sans jamais toucher à la peau douce et flasque qui se trouve au-dessous de l'œil : elle est d'une sensibilité intraitable.

Pour diminuer les lignes qui s'accusent de chaque côté de la bouche, le massage doit s'exercer toujours en rond, en remontant vers le nez, pendant dix minutes ; il faut traiter de même les petites rides des joues.

Quant à la ligne verticale qui se forme au bas du front, on l'atténue en exerçant un massage le long du sourcil. Avec le pouce et l'index, on frotte assez fortement la peau en partant de la ride jusqu'à la tempe.

Pour garder jeunes les contours du visage, il faut se préserver de l'empatement qui gagne parfois si rapidement le menton. C'est avec la main enduite d'un très bon cold-cream qu'il faut frotter les contours du menton d'un côté à l'autre, au moins une vingtaine de fois pour chaque côté. Cela fait, un massage circulaire sera exercé tout le long de la ligne de la mâchoire, jusqu'à la racine des cheveux. A noter aussi que l'habitude de dormir la tête basse et le menton pointant en l'air est excellente quand il s'agit de diminuer le volume de ce dernier.

Pour être efficace, un massage ainsi compris doit être effectué au moins deux fois par jour. Quand il est terminé, le visage est recouvert du cold-cream dont on s'est servi, et beaucoup de personnes, même du métier, recommandent alors de s'essuyer avec une batiste fine.

Eh bien ! je ne suis pas de cet avis. Le visage échauffé par le massage absorbe à ce moment-là de la nourriture par tous ses pores dont le rôle est précisément d'en absorber. Et je crois qu'il est bon d'attendre pour enlever l'excès de graisse que la figure ait retrouvé sa température habituelle.

Le massage des mains est tout ce qu'il y a de plus facile. Avec de la glycérine frottez-les comme si vous mettiez vos gants et pincez vos doigts pour les affiner. N'oubliez pas, en outre, qu'un poignet fin est l'indispensable complément d'une main jolie et qu'il indique de plus la race. Si votre poignet est trop gros pressez-le comme les blanchisseuses tordent un linge qu'elles veulent sécher.

Et avec des mains fines et un visage lisse une femme est toujours armée pour la lutte.

Madeleine de R...

Correspondance

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Guile. — Le remède énergique serait de les couper au ras. Comme vous ne l'emploierez certainement pas, en voici un plus doux : massez votre cuir chevelu avec de l'alcool si vos cheveux sont gras, avec de la vaseline s'ils sont secs. Evitez leur la fatigue des ondulations et des coiffures compliquées. Les boutons que l'on a à quinze ans ne sont pas inquiétants. Il faut laisser agir la nature. Si vous en avez beaucoup, faites un cataplasme d'amidon ou de farine de lin que vous appliquerez le soir et conserverez toute la nuit.

Dix-huit printemps. — On prononce *five o'clock* comme si cela s'écrivait ainsi : fa-y-vo-cloque. Appuyez fortement sur le pseudo y. Non, votre écriture n'est pas abominable. Un peu désordonnée peut-être, mais très lisible.

Reine. — L'article de ce jour vous renseigne exactement pour le visage. Pour le surplus, je ne puis ici donner des détails. Envoyez-moi une adresse et je vous renseignerai directement.

Pour que les femmes de la ville prennent le chemin des champs

On ne connaît pas assez les conférences du « Collège Libre des Sciences sociales », nombre de personnes gagneraient à les écouter. Celle que Mlle Louise Zeys consacrait lundi à « la participation de la femme à l'activité rurale » était pleine d'excellents conseils.

La guerre a fait passer entre des mains féminines nombre d'exploitations agricoles qui ont été gérées avec adresse et profit. Le mari étant mobilisé, l'épouse s'est multipliée dans le domaine confié à sa garde, vaquant aux soins de la ferme et des champs, surveillant l'étable et la grange, régissant à la laiterie, réglant la question des marchés, mettant partout une initiative nouvelle, prenant l'expérience des travaux auxquels elle n'était pas habituée.

C'est, pour ainsi dire, elle qui a fait vivre le pays et nous a permis d'envisager avec confiance la prolongation des hostilités.

Mlle Louise Zeys, dans un ordre d'idées plus restreint, a donné divers exemples de ce que peut faire la femme lorsqu'elle veut créer une basse-cour, élever les poules, les lapins, les canards et les porcelets même dont la ville a besoin et qui sont payés un prix si rémunérateur. Les résultats obtenus constituent un encouragement en même temps qu'une précieuse leçon de choses. Pourquoi les femmes de la ville, qui ont une vie étroite et des salaires insuffisants, ne prendraient-elles pas le chemin des champs ? Tant de ressources les sollicitent qu'il leur serait facile de choisir. Les bonnes volontés à la campagne ne sont jamais en trop grand nombre.

Les élèves du collège Sévigné vont s'adonner à la culture maraîchère

Mlle Bréal, professeur au collège Sévigné, qui est la petite-fille de Michel Bréal, tout en enseignant le grec, le latin et l'espagnol, a pris l'initiative de demander à ses élèves si elles voulaient consentir à consacrer leurs heures de loisirs, le jeudi et le dimanche, à planter des pommes de terre et à cultiver des petits pois, dans un immense terrain que la municipalité de Bagneux a mis à sa disposition.

Ces travaux ne commenceront que le 15 février, Mlle Bréal, particulièrement soucieuse de la santé de ses disciples, se refusant à les exposer aux intempéries actuelles.



MODES ET CHIFFONS

Certaines femmes sont véritablement incorrigibles en matière de mode et, quand il s'agit de sortir une nouveauté ou de devancer la saison de plusieurs mois, on les trouve toutes prêtes à s'habiller de la façon la plus incompréhensible.

Ainsi, durant cette période de froid auquel nous ne sommes pas habituées et contre lequel nous sommes peu aguerries, alors qu'on remonte son col jusqu'au dessous des yeux et qu'on enfonce sa toque jusqu'aux sourcils, quelques-unes ne risquent-elles pas les premiers chapeaux de paille ! Il est évident que tous les ans, à pareille époque, la paille fait son apparition. Dès les premiers jours de l'année, il n'y a plus de velours ni de feutre chez les modistes, mais les premiers chapeaux de paille sont destinés à celles qui partent dans le Midi. Exhiber un chapeau de picot quand le thermomètre descend à 12 ou 15 degrés au-dessous de zéro, c'est un peu exagéré et ce sont de ces petites erreurs qu'une femme véritablement élégante ne risquera jamais. Les chapeaux de paille qu'on voit en ce moment choquent d'autant plus qu'on les remarque davantage. Nous étions habituées aux toques noires, marine ou tête de nègre et voici que les couleurs plus vives retrouvent leur heure de succès. On ne voit pas beaucoup de chapeaux entièrement cerise ou vieux bleu, mais sur quelques-uns, d'une tonalité assez neutre, un ruban, une broderie, une fantaisie mettent une petite note de couleur qui nous habituera aux tons vivants de la fleur, laquelle a déserté nos chapeaux depuis plusieurs saisons. La fleur artificielle est cependant arrivée en France à un degré de perfection tel qu'elle joue la nature à s'y méprendre ; mais depuis longtemps elle était délaissée, car nous étions inondés de la camelote boche, et les piquets de fleurs à un franc quatre-vingt-quinze imitaient la fleur fine pendant... vingt-quatre heures à peu près, car au bout de ce temps il n'y avait généralement plus de couleur. La fleur fine fera à nos chapeaux d'été une garniture charmante ; la plume et l'aigrette font, pour le moment, une timide apparition ; mais, en réalité, nos chapeaux continuent à être très peu garnis. Ils sont, par exemple, plus coiffants, et nous n'entendrons pas cette saison le suprême argument de la modiste, quand vous vous regardez sans plaisir coiffée d'un chapeau qui ne vous va guère et que vous hésitez à le prendre en songeant à l'accueil que vous fera votre mari s'il vous voit coiffée du plus invraisemblable pot de fleur : « Il fait très chic, madame ! » Faire chic, ça dispense un chapeau d'être coiffant, d'encadrer le visage et d'avantager la physionomie, et ça lui permet d'être ridicule sans qu'on ose protester. Nous aurons cette saison des chapeaux beaucoup plus seyants : des toques qui auront une passe sans contours secs, ni relevé brutal ; des capelines qui s'inclineront de-ci pour dégager de là et feront un peu portrait à la manière de Reynolds ou de Gainsborough... En attendant la paille, il est une nouveauté charmante : c'est le ruban tressé, large de moins d'un centimètre et qu'on travaille comme un tagal. Beaucoup de tulle, qui adoucit le contour, allonge le bord, auréole la calotte.

On tricote toujours et le gros tricot à la main s'emploie comme garniture et aussi pour faire des écharpes un peu bourrées, genre sport, qu'on est très heureuse de trouver pendant les périodes de grand froid ou pour le voyage. Le fin-tricot hetland fait des voiles d'auto que quelques femmes ont adoptés pour la promenade du matin, pendant la période de froid, et qui sont à recommander à celles que leurs occupations forcent à sortir à pied et de bonne heure.

La bottine jaune est de mise toute l'année ; le fait est que son allure sportive la rend la chaussure idéale pour accompagner la toilette actuelle, sobre et pratique. Pendant les périodes de gel, où les rues sont si poussiéreuses et si sales, la bottine de box-calf jaune, laccée et haute, est la meilleure manière de se chauffer. Pour la pluie et le dégel, les vêtements imperméables nous paraîtront indispensables. En dehors du classique manteau de gabardine ou de tissu caoutchouté kaki ou beige, il y a des mantos, des vêtements de batiste ou de satin, de toutes les couleurs, qu'on peut harmoniser avec la robe ou le costume et compléter d'un chapeau assorti.

Jeanne FARMANT.

MESDAMES, avec le

ROSELILY
du Docteur CHALE
Poudre de Riz LIQUIDE

**Vous serez
toutes jolies
et toujours jeunes**

Le Roselily, c'est votre BEAUTÉ PARFAITE.
Pharmacie DETCHEPARE, à Biarritz.
L. FERET, 37, Faub. Poissonnière, Paris.
Vente : Toutes Pharmacies, Magasins et Parfumeries.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Groupe de tailleurs: le premier, en djersabure châtaigne, à jaquette mi-longue; le second, en drap taupe formant une longue veste à basque froncée; le troisième, en satin noir garni d'hermine. — 2. Robe de crêpe de Chine blond et dentelle acrée, garnie de skungs, et robe de jillette en crépon vieux bleu et crépon cerise. — 3. Robe de jeune fille en crêpe Georgette gris, brodée de vieux bleu et garnie de putois. — 4. Deux robes d'intérieur: l'une en tricotine de soie vieux rouge, garnie de piqûres d'acier et de renard noir; l'autre en mousseline de soie gris argent, avec une casaque sans manches, en broché noir et gris. — 5. Grand canotier de liséré tôle, de couleur foncée et bordure de Min d'acier ton. Toque de picot noir à fond de taffetas.

LES SPORTS

CYCLISME

Oscar Egg est à Paris. — Le champion suisse Oscar Egg, recordman du monde de l'heure sans entraîneurs et l'un des gagnants de la récente course de six jours de New-York, est de retour à Paris depuis dimanche matin.

MOTOCYCLISME

Le Championnat Argentin. — Sur l'hippodrome de Saint-Martin, près Buenos-Ayres, vient d'avoir lieu le premier championnat de 200 kilomètres organisé sur piste par le Moto Club Argentin. Paul Rigauti a couvert les 200 kilomètres en 2 heures 9 minutes 51 secondes ; le second, Pablo Comino, en 2 h. 11 m. ; le troisième, J. Basilla, en 2 h. 13 m. 12 s. ; 4. A. Albernoz, en 2 h. 15 m. La course pour motocyclettes jusqu'à 3 1/2 HP a donné comme gagnants : 1. J. Sambianchi, 9 m. 3 s. pour les 10 kilomètres ; 2. G. Turon ; 3. J. Schmidt. Le Championnat des sidecars, couru sur 50 kilomètres, a donné les résultats suivants : 1. Paul Rigauti, en 40 m. 3 s. ; 2. P. Aragnon, en 40 m. 31 s. ; 3. J. Montes de Oca, du Moto Club Plata, en 45 m. 54 s.

LA JOURNÉE DU 4 FÉVRIER

Contre le plus grand des fléaux

Tous ceux que les problèmes d'après-guerre préoccupent songent dès maintenant à proclamer la nécessité de la lutte contre tout ce qui affaiblit ou détruit la fibre de notre race.

Jamais l'alcoolisme n'a subi d'assauts mieux concertés. Jamais les questions d'hygiène n'ont été discutées avec plus de fougue ni de passion.

Mais il y a de par le monde un fléau contre lequel on n'a point pris suffisamment la peine de s'armer : c'est la tuberculose.

Croirait-on qu'en 1913, alors qu'il y avait eu plus de 80.000 décès par suite de la terrible maladie, il fut procédé seulement à 6.000 analyses ? Mais le grand conflit a rendu évidents les ravages du fléau et montré quelle menace il constitue pour l'avenir de notre race.

En 1915, le ministère de la Guerre créait des hôpitaux régionaux, et le ministère de l'Intérieur des stations sanitaires pour les militaires tuberculeux, et enfin, en 1916, une organisation de défense contre le fléau était constituée, un comité créé, où s'associent les plus beaux noms de la politique, de la science, de la charité françaises, où toutes les aristocraties sont largement représentées, où toutes les communions religieuses figurent dans un même élan de solidarité nationale.

Le « Comité central d'assistance aux anciens militaires tuberculeux » annonce, pour le dimanche 4 février, une journée en faveur de son œuvre. Il s'agit d'assurer le sort et, autant que possible, la santé des malheureux que la tuberculose a forcés de renoncer à la gloire de servir la France sur les champs de bataille.

Chacun, dans la mesure de ses forces, tiendra à honneur de s'acquitter de ce grand devoir, et la « Journée des Tuberculeux » sera une belle victoire française. — B. L.

La Bourse de Paris

DU 31 JANVIER 1917

On s'est surtout occupé aujourd'hui de la liquidation pour laquelle les reports n'ont pas dépassé 4 0/0 au parquet et 5 1/2 0/0 en coulisse. En ce qui concerne la tenue générale du marché, elle reste satisfaisante, et dans certains cas de nouveaux progrès sont à enregistrer. C'est ainsi que dans

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 1^{er} FÉVRIER 1917

29

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIÈME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

I

Où M. Saturnin change d'habitudes

— Tout va bien ? interrogea le lieutenant.
— Oui, mon lieutenant, j'ai pris la consigne et relevé mon camarade à 2 heures ce matin. Il n'y avait alors rien à signaler de particulier.

— Et depuis ?
— Je n'ai rien vu, rien entendu... Le prisonnier n'a pas plus bougé qu'une souche. Sans doute il dort...

— C'est bon ! Nous allons lui sonner le réveil... Il introduisit la clef dans la serrure et ouvrit brusquement.

— Allons ! cria-t-il. Debout, Weimer !
Comme l'espion ne répondait pas, il entra, mais pour ressortir tout aussitôt ahuri, déconfit, effaré... Le cachot était vide... Le prisonnier n'y était plus...

EXCELSIOR

Jeudi 1^{er} février 1917

le groupe de nos rentes, le 5 0/0 s'avance à 88,75. De même parmi les fonds étrangers, le Russe Consolidé s'améliore à 70,25, le 1891 passe à 59,50, le 1096 à 83,30.

Les établissements de crédit restent sans grand changement. Quelques réalisations aux grands Chemins ramènent le Nord à 1.392, le P.-L.-M. à 1.030 et l'Orléans à 1.129. Grande fermeté des lignes espagnoles, du Nord-Espagne à 435, du Saragosse à 435, des Andalous à 445.

Cuprifères peu traitées et en légère réaction.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 115 ; Amsterdam, 237 1/2 ; Pétersbourg, 165 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 80 ; Barcelone, 622.

COMMISSAIRES-PRISEURS

Succession de M. CAZE, antiquaire ébéniste.

1^{er} BONS MEUBLES MODERNES

en marqueterie, acajou et bois sculpté.

BEAUX MODELES de SIEGES

des Styles Louis XIII au premier Empire.

BRONZES — SCULPTURES — CERAMIQUES

Porcelaines et Objets d'Art de Chine

NOMBREUSES GLACES et TRUMEAUX

avec cadres sculptés anciens et modernes.

2^e Vente après décès, Hôtel Drouot, salle 1

les 6 et 7 février. Exposition le 5.

2^o BELLES ESTAMPES DU 18^e SIÈCLE

FRANÇAISES ET ANGLAISES

imprimées en noir et en couleurs.

Vente après décès, Hôtel Drouot, salle 41,

le 9 février, 1 h. 1/2. Exposition le 8.

Commiss.-pris., M^{re} Ch. DUBOURG, 8, rue d'Alger,

Suppléant M^{re} F. LAIR-DUBREUIL 6, rue Favart.

Experts : M. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges ;

MM. PAULME et LASQUIN, 10, rue Chauchat ;

M. GOSSELIN, 57, quai des Grands-Augustins.

HALLE AUX LAMPES

LAMPES MÉTALLIQUES

spéciales 5 et 10 bougies

Très basse consommation

SEULE RESSOURCE

CONTRE DECRET

2 ter, Bd St-Martin, Tél. N. 24-98.

MAISON FONDÉE EN 1817

LA COUR BATAVE

LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE BLANC



Actuellement

BLANC

Catalogue franco sur demande

41-43-45-47, Boulev. Sébastopol, PARIS

CHANDAIL TOUT LAINE 10 fr.

ELIMS PIERRE, fabricant, vendant au détail.
10, faubourg Montmartre (dans la cour)
162, avenue Malakoff (porte Maillot) Paris
Imperméables, tous lainages à moitié prix.

POUR 1 FRANC

ÉCONOMISEZ

Sur tous Charbons 30 A 50 % Dans tous Foyers

DE CHARBON

LE CALORIGÈNE, 4, r. Drouot, Paris (9^e). Tél. Berg. 37-60

BOITE D'ESSAI pour 100 kilos contre 1.15

On demande des Concessionnaires pour la Province

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE. Les symptômes sont bien connus.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit à des intervalles réguliers, faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc.

Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Fibromes, Neurasthénie, Cancers, Métrites, Phlébites, Hémorragies, etc., tandis qu'en employant la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, la Femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

Le flacon 4 fr., dans toutes Pharmacies ; 4 fr. 60 franco. Expédition franco gare, par 3 flacons, contre mandat-poste de 12 francs adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 293

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

II.

Hardi comme un timide.

L'enquête immédiatement entreprise ne parvint pas plus à expliquer l'événement que les recherches rapidement ordonnées et rondement menées ne parvinrent à faire retrouver le fugitif.

On dut admettre, en désespoir de cause, que Weimer, ayant pu se dégager de ses menottes, avait escaladé la muraille et réussi à se glisser par la lucarne qui éclairait la prison communale. Une fois dehors, l'espion avait pris le large et de l'avance.

Où. Mais dans quelle direction ?

Personne ne pouvait le savoir puisque les patrouilles de cavalerie, lancées dès la première minute, revenaient au cantonnement les unes après les autres sans avoir trouvé aucun indice, aucun renseignement...

Il fallait donc abandonner la poursuite, classer l'affaire, s'incliner devant cet invraisemblable cas de force majeure.

L'état-major fut bien forcé de s'y résoudre. D'ailleurs d'autres soins et d'autres soucis réclamaient son activité. Des dépêches du quartier général annonçaient l'avance vers nos lignes de forces ennemies considérables. Il fallait s'opposer à cette avance, essayer du moins de la retarder, prendre dans ce but d'énergiques dispositions de combat...

Mais si l'état-major de la 10^e division oubliait Weimer, le vieux serviteur de la maison Bernandis, lui, ne l'oubliait pas.

La fuite du traître l'avait d'abord désemparé et anéanti au delà du possible.

Pendant une heure, il avait erré dans le village, de l'état-major à la prison, et de la prison à l'état-major, guettant et récoltant les nouvelles, toutes mauvaises, sans avoir le courage de prendre une détermination.

Ce ne fut qu'en voyant revenir bredouille le dernier peloton de chasseurs qu'il essaya de se reprendre et de regarder en face la fâcheuse réalité.

— A présent, se dit-il, je n'ai plus rien à espérer et tout à craindre. Mon homme est à l'abri des poursuites. La partie que je croyais gagnée se trouve perdue, et bien perdue. Je dois en prendre mon parti... Mais que dois-je décider, que dois-je faire... pour retrouver si possible l'enfant de M^{me} Madeleine, en dépit de Weimer, de sa sœur, de la guerre et de tout le tremblement ?

Lancée sur ce thème, son imagination trotta. Tout d'abord, il résolut de quitter le village où rien ne le retenait plus.

Mais par quelle route ? Parbleu ! Dans la direction des lignes allemandes, dans le sillage de Weimer...

Avec son bon sens de vieux Parisien, avec son instinct surtout, il jugeait que le traître n'avait pas dû prendre de résolution autre.

Sorti des griffes de la justice française à deux doigts de la mort, il n'avait dû obéir qu'à une seule idée : fuir du côté de ses amis allemands.

Si les patrouilles de cavalerie, en fouillant de ce côté les bois et les routes, ne l'avaient pas trouvé, c'est qu'il avait su ou se dissimuler à leurs regards ou passer à leur nez et à leur barbe sous un déguisement.

— J'en connais mon homme, se répétait-il. Il est plus malin que le diable et plus ficelle qu'Arsène Lupin, le roi des cambrioleurs, dont j'ai lu, jadis, les exploits. A cette heure, il est passé chez les Boches.

Il faut donc que j'y arrive, moi aussi, chez ces canailles-là. Après tout, je suis inoffensif, moi. Je n'ai plus l'âge militaire. Et puis j'en ai vu d'autres, et de rudes ! Les Boches ne me mangeront pas.

Un substantiel repas arrosé d'une bonne demi-bouteille de vin blanc l'affermait dans sa résolution :

PAU, STATION D'HIVER

reste la villégiature idéale. Son climat privilégié, le soin des hôteliers à obtenir, sans manquer au devoir patriotique, la non-réquisition des hôtels en font la station unique de repos.

F **POSTICHES** et Cheveux en Gros.
HEMOSA, 24, Boul. de Strasbourg, Paris.
Exécute égal^{em} commandes particul^{ières} au prix de fabrique.
Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec démolures.



PILES, BOITIERS, AMPOULES
L. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.
Catalogue franco
VENTE EN GROS. — AGENTS DEMANDÉS

Par le Froid
Par l'Humidité
NE SORTEZ PAS
sans mettre en bouche

UNE PASTILLE
VALDA

pour ÉVITER
ou pour COMBATTRE

Maux de Gorge,
Bronchites, Rhumes,
Grippe, Influenza,
Asthme, etc.

MAIS SURTOUT
EXIGEZ TOUJOURS
LES
VÉRITABLES

vendues seulement
en BOITES de 1.50
portant le nom

VALDA

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur La Boîte 5 fr. 50 c. mand.

LES VARICES

sont immédiatement et radicalement soulagées par le port rationnel des Bas élastiques de V. A. CLAVERIE, Fabricant, 234, Fg. St-Martin, PARIS. Lisez l'intéressante Notice sur les Varices, envoyée grat. s. dom., ainsi que la façon de prendre les mesures et, rns. désirés.



La Semaine de Suzette

JOURNAL des PETITES FILLES

Commence une Nouvelle Année en publiant :

DANS LA TEMPÊTE
ET
LE TABLEAU ENCHANTE

Captivants Récits
avec jolies illustrations.

BÉCASSINE
CHEZ LES ALLIÉS

dont le texte et les Dessins amuseront
enfants et parents.

L'ORIGINAL CONCOURS des LETTRES de PRISONNIERS
et des Saynètes, Monologues, Modes de la Poupée, Variétés récréatives

DIX CENTIMES

Le Numéro de 12 pages, imprimé en cinq couleurs

EN VENTE AUJOURD'HUI : chez les Libraires,
Marchands de Journaux et dans les Gares.

Il paraît un Numéro par Semaine.



La Semaine de Suzette est avant tout le journal des petites filles bien élevées. Elle a le tact, le charme discret, l'élégance de bon goût que celles-ci sont habituées à trouver dans leur famille. La Semaine de Suzette est pour ses gentilles lectrices comme une grande sœur qui rit et joue avec ses cadettes, et qui sait les guider tout en les amusant.

ENVOI GRATIS et FRANCO de NUMÉROS SPÉCIMENS.

ABONNEMENTS D'UN AN

FRANCE ET ALGÉRIE..... 6 francs. — ÉTRANGER ET COLONIES..... 8 francs.
Henri GAUTIER, Éditeur, 55, Quai des Grands-Augustins, Paris.

DEVELOPPEMENT DE LA POITRINE

TRAITEMENT du DOCTEUR NOTY - RÉSULTAT en 20 JOURS

Traitement interne absolument inoffensif (Pilules et externe (Baume)
Pilules : le flacon 40 fr. — Baume : le tube 4 fr. — Traitement comp et : 1 flacon et 2 tubes franco 16 fr.
BROCHURE EXPLICATIVE n° 21 SUR DEMANDE — 91, rue Pelleport — PARIS

— Le meilleur moyen d'éviter un danger, pensa-t-il, c'est d'aller au-devant de lui.

Fort de ce paradoxe, et sitôt après son repas, il se mit en chemin.

Il avançait sans se hâter, d'un pas égal, le long de la grande route nationale, encombrée de paysans qui fuyaient sur des voitures où s'entassaient leur linge et leurs meubles.

— Où allez-vous donc ? lui criaient ces pauvres gens. Vous ne savez donc pas que c'est par là que les Prussiens arrivent ?

Puis, comme il continuait sa route sans leur répondre, ils se disaient entre eux :

— Ce bonhomme-là est fou, parole d'honneur ! Et ils passaient, en haussant les épaules et en se moquant de lui.

M. Saturnin marchait toujours.

Les kilomètres succédaient aux kilomètres, les montées aux descentes, les champs aux bois et aux prairies ; il continuait sa route sans hâte, du même pas égal...

Comme il arrivait aux abords d'un village, dont les toits et le clocher se découpaient dans le crépuscule, une balle siffla à ses oreilles, et un cri lui parvint :

— Wer da ?

Alors il se mit à courir, de toutes ses forces, vers l'endroit d'où partaient les coups de feu.

Une balle traversa son chapeau et le fit rouler à terre. N'importe ! Une autre balle vint frapper et couper une branche d'arbre à un doigt de son crâne chauve. N'importe ! Il arriva d'un dernier bond en face des Allemands qui tiraient.

Ceux-ci croisaient déjà la baïonnette.

— Je me rends ! leur cria Saturnin... Laissez-moi donc tranquille et conduisez-moi bien vite à votre général...

Les soldats ne connaissaient pas un mot de français, mais ils savaient obéir à leur consigne.

Cette consigne leur ordonnait précisément de conduire à leur chef tous les individus suspects.

Deux minutes après son intempestive entrée dans les lignes ennemies, le vieux caissier se trouva donc mis en présence d'un officier allemand.

Celui-ci, un gros capitaine, à l'air rogue et à la mine rubiconde, commença par toiser le bonhomme des pieds à la tête.

Puis il lui demanda en excellent français :

— D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que venez-vous chercher ici ?

Le vieux caissier prit sa voix la plus douce et son ton le plus humble :

— Ah ! fit-il, monsieur l'officier, je viens, je vous l'assure, sans intention malfaisante... Regardez-moi. Je ne suis qu'un pauvre homme, incapable de faire du mal à une mouche. Quant à ce qui m'amène, bien malgré moi, dans vos lignes, je suis certain que quand je vous l'aurai dit vous me laisserez passer sans difficulté aucune...

— Peut-être, mais encore faut-il que je le sache. — Bien sûr, mais voulez-vous me permettre de vous poser très respectueusement une question, monsieur l'officier ?

Et, sans attendre la réponse :

— Avez-vous des enfants, monsieur l'officier ? — Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Voilà ! Si vous avez des enfants, comme je le suppose, vous me comprendrez mieux... Je viens chercher ici une pauvre petite fille égarée, perdue, une enfant de dix ans...

— Une enfant de dix ans... dans nos lignes...

— Oui, dans vos lignes, ou derrière vos lignes... je ne sais pas. Je vais. Je marche. Je cherche. Je ne recule devant aucun danger, devant aucun obstacle...

— C'est votre fille ?

— Oui, monsieur l'officier... ma malheureuse fille. Je l'avais mise en pension en Belgique, à

Liège... La ville a été prise. Elle s'est enfuie, affolée.

— C'est malheureux, mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— Que vous me laissiez passer, continuer mes recherches, essayer de sauver mon enfant.

L'officier réfléchit une seconde. Les arguments du caissier l'avaient touché. Il songeait à ses enfants restés en Allemagne et il regardait le pauvre vieil homme incliné devant lui avec une pointe de commisération. Qui sait ce qui l'attendait lui aussi ! Et puis c'était un sentimental : la petite fleur bleue s'épanouissait dans ce cœur teuton.

— Ma foi, prononça-t-il enfin, je ne vois pas, pour ma part, d'inconvénient à ce que vous continuiez vos recherches à vos risques et périls. Tant pis si on vous arrête et si on vous fusille... D'ailleurs nous allons, dans quelques heures, quitter ce village pour nous porter en avant... Allez ! Il fit un geste, salua militairement et tourna les talons.

Le caissier de la maison Bernandois était libre. A force de ruse, de courage et d'audace, il était arrivé à ses fins, c'est-à-dire à passer impunément à travers les lignes allemandes pour y reprendre la piste de Weimer.

— C'est en suivant le traître que j'arriverai jusqu'à Germaine, pensait-il. Je dois donc le suivre, dût-il me conduire en enfer...

(A suivre.)

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

L'une des grosses pièces allemandes qui ont bombardé Verdun



Quant, au début de la guerre, l'ennemi écrasa les forts de Liège, de Namur, d'Anvers, de Maubeuge, il utilisait surtout les 305 autrichiens et les fameux 420 étaient très peu nombreux. C'est à Verdun que les grosses pièces allemandes ont fourni leur effort maximum. Voici l'une de celles qui bombardent le camp retranché de l'héroïque cité.

«L'Armée du Salut» secourt les petites victimes de l'explosion de Londres



La terrible explosion de Londres, qui a tout ravagé sur un espace d'un kilomètre carré, a fait des victimes non seulement parmi les travailleurs de l'usine, mais aussi chez les nécessiteux dont les habitations ont été démolies aux environs.

«L'Armée du Salut» a organisé pour les enfants des disparus une maternelle où ils sont nourris chaque jour.

Ayuntamiento de Madrid